

**Elle n'a pas d'âme**  
Liannor Hanna Toma

P. 6

**Jade chez les Catsodor**  
John Lucas

P. 10

**La facheuse histoire du  
mannequin désœuvré**  
Richard Erèbe

P. 16

**Le grand tilleul du jardin**  
Maenola Nine

P. 20

**Le voyageur dans le temps**  
Sophie Mazuy

P. 26

**Ceux qui marchent**  
Florence Dalbes

P. 34

**La légende de l'île  
qui ne dormait jamais**  
Max P.

P. 38

**La boîte à images**  
Oona Rose

P. 42

**Rumeurs**  
Delphine Delorme

P. 46

**Le kitsune et l'oïran**  
Valérie Lartigue

P. 52



**Couverture et mise en page : John LUCAS**

Les nouvelles de ce magazine sont la propriété de leur auteurice, merci de ne pas les copier ou les plagier.



**Bienvenue** dans ce nouveau numéro du **m(AE)g'**.

Tout d'abord, merci pour l'accueil réservé aux précédents, ça fait vraiment plaisir. Et un grand merci aux auteurs qui ont proposé leur nouvelle.

Pour rappel, ce magazine a pour but de **donner de la visibilité** aux auteurices ou futurs auteurices auto-édités ou hybrides, en leur offrant l'opportunité de **faire découvrir leur plume** à travers de **courtes nouvelles**.

Il permettra aussi de **récompenser la belle communauté** qui gravite autour de l'auto-édition et sans qui nous ne serions pas grand-chose.

J'espère que ces textes seront à la hauteur de vos attentes.

**Bonne lecture !**

*John LUCAS*



Elle n'a pas d'âme

Liannor Hanna Toma

P. 6

Le grand tilleul du jardin

Maenola Nine

P. 2

Ceux qui

Florence

La

Oc

Sommaire

Jade chez les Catsodor  
John Lucas

P. 10

La facheuse histoire du  
mannequin désœuvré  
Richard Erèbe

P. 16

Le voyageur dans le temps  
Sophie Mazuy

P. 26

0  
Qui marchent  
Dalbes

P. 34

La légende de l'île  
qui ne dormait jamais  
Max P.

P. 38

La boîte à images  
Ana Rose

P. 42

Rumeurs  
Delphine Delorme

P. 46

Le kitsune et l'oïran  
Valérie Lartigue

P. 52

**ELLE N'A PAS D'ÂME**

**LIANNOR HANNA TOMA**  
**(@LIANNOR.H.TOMA)**

**CORRECTION PAR : @SARAHCROCI AUTRICE CORRECTRICE**

## Elle n'a pas d'âme

Elle n'a pas d'âme.

Sauvez-moi. Je n'en peux plus.

Pire, elle est... nous sommes... des monstres incompetents. Elle, pour ses actes. Moi, pour y avoir cru et pour mon manque de courage.

Sa hantise : vieillir.

Son obsession : redevenir jeune, attirante, brillante, dynamique, bref une super nana.

Ce corps, la vie l'a rendu flasque, ridé et douloureux. Mais moi, j'existe encore, et je vis son désarroi et son errance.

25 ans... que ça dure ! 25 ans de tentatives, et moi, je suis épuisée.

Au début, l'idée d'inverser le temps nous exaltait. Je l'ai aidée à rester éveillée pour ses recherches et ses expériences.

De jours en années, la fierté m'a quittée, la honte s'est installée. Depuis, la culpabilité me ronge. Cela a précipité le processus non désiré. Sa fureur a renforcé sa détermination et sa folie.

L'hypersomnie pour régénérer les cellules fut agréable... les premiers mois. Crèmes, gym faciale et corporelle, pilules et appareils laissèrent place à de nouvelles pratiques : collecter une mine d'informations qui visait à transformer des plantes enrichies en collagène et substances organiques ou chimiques en filtres de jouvence.

Jusque-là, ces décoctions me comblaient : ce régime se résumait aux légumes et autres graines que nous estimions sains pour notre santé.

Un matin, elle décida de clore ce chapitre de notre vie et à nous, viandes et protéines ; à l'intérieur, je hurlais de douleur, mais elle refoula mes sentiments à coups d'anxiolytiques.

Nous allâmes visiter le top dix des sites renommés pour leur portail énergétique : Stonehenge, Sedona, Es Verda, le volcan Haleakalà... Elle ne recherchait pas un réalignement spirituel ou la sérénité. Son objectif se révélait avec clarté ; elle avait lu que ces lieux représentaient des plaques tournantes du champ électromagnétique terrestre aux multiples bénéfiques, dont le rajeunissement. Persuadée de leur apport en taux vibratoire, elle y cueillait toutes sortes d'aromates, et pistait divers petits animaux, ni carnivores ni omnivores. Toxique pour notre santé : contre-productif.

Certes, dans un but précis, nous n'étions plus végétariennes ; elle rejetait cependant l'idée d'intégrer dans ses cellules tout être qui ne l'était pas.

Elle considérait les créatures de cet écosystème comme fraîches et bio issues d'un environnement sain.

La main tremblante, je portais à mes lèvres – pincées comme celles d'un enfant qui résiste aux légumes – ces cadavres mitonnés aux herbes de vortex, sur lesquelles elle avait trouvé des infos ti-rées d'un grimoire déniché à la bibliothèque. Le tout accompagné d'incantations abracadabrantes extraites, elles aussi, de l'ouvrage.

La phase suivante, qui consistait à ingurgiter des escargots vivants pour exploiter au paroxysme les bienfaits de leurs protéines, m'ulcérait. Pour notre bien, je cétais.

Le soir, notre fatigue se muait en sanglots. L'angoisse : l'horloge qui tournait, inlassablement.

Suivi de :

— Ah, la voilà, la solution !

S'en succédaient plusieurs journées d'expérimentations de cette même solution. Aux échecs, les lamentations emboîtaient le pas aux insultes escortées d'objets se fracassant contre les murs.

Délivrez-moi, je vous en prie.

Prisonnière de cet assemblage d'os et de peau qui flétrit : elle me hait, je le sens. Elle me châtie de ne pas entrer dans son jeu. Elle ressent tous ces signes que je lui envoie. Tous ces malaises que je la contraîns à subir. Elle les balaye à coups de cachets. Son obstination dépasse mes assauts.

Arrêter le temps n'était pas envisageable, elle le savait. Elle ne l'avait pas, le temps. Travailler sur le corps était son unique issue de secours. L'âme n'existait guère dans son monde. Elle ne m'entendait pas.

Un soir, un apport plus substantiel en nutriment lui apparut comme le remède : les choses sérieuses devaient commencer. Et du frais, du bio, élevé dans un environnement sain et joyeux. À l'instar du veau, elle avait conclu qu'en une chair jeune, pleine de vie, se trouvait la réponse à ses problèmes. Surtout, pas d'omnivores, elle en définit sa propre version : trop nocifs. Non, ces petites choses devaient boire du lait, rien que du lait et de préférence celui de leur mère.

Lorsque cette réflexion parcourut notre esprit, mon cœur s'arracha de notre poitrine ; les gouttes de sueur pareilles à de fines pointes percèrent jusqu'aux os, et nos jambes vacillantes ne la découragèrent pas. Elle goba des sédatifs et une gorgée d'alcool choisi au hasard dans le bar avant de partir en chasse.

D'abord, ce furent des pleurs inconsolables qui traversaient les portes pour résonner contre les parois de la maison. Gémissements asphyxiés par la délicatesse de sa taie d'oreiller en soie. Étaient-ils morts ? Trop toxiques, juste endormis, le temps de terminer ses mixtures. Je m'efforçais de la détourner de son plan avec des subterfuges. Des acouphènes : elle augmentait le son de la musique.

J'ordonnais la maladresse : elle prenait des calmants, et rachetait les articles que nous avions brisés. En vain, je finissais par plier... je me recroquevillais comme une ombre dans notre logis pareil à l'enfant puni.

Ne cherchez pas de corps ou d'ossements ; l'entièreté de ses produits – elle les nommait ainsi – devait être consommée jusqu'à la moindre miette, sous toutes les recettes possibles, toujours précédées de ces enchaînements de mots.

J'ai tenté de l'en dissuader : je fus cette petite voix entêtante. Comme une litanie, je lui chuchotais ses crimes jusqu'à MON épuisement. Non, les crises de tachycardie n'y firent rien : elle se relevait de ses syncopes, méditait pour améliorer son rythme cardiaque et retournait vers ses drogues avant d'aller se coucher.

Deux semaines de joutes cycliques. Son mal la fit se transcender.

L'horreur ne s'arrêtait pas, et ces ragoûts de bébés arrachés au sein maternel demeuraient inefficaces.



## Elle n'a pas d'âme

Un énième soir où elle était vidée de tout espoir, le visage empourpré, ses genoux s'écrasèrent sur le sol du salon. Alors même que ma lumière se remettait à croire, elle alluma ce maudit rectangle noir où les mots d'une célébrité chantaient les propriétés exceptionnelles du... placenta humain : en smoothie, en capsule, séché, en sashimi ou en blanquette. Je le sentis dans nos tripes, son sentiment de certitude. Elle tenait la réponse à tous ses problèmes :

- récupérer la précieuse galette directement à la source avec la créature qui les relie toutes deux,
- abandonner sur place le contenant,
- disséquer, analyser, retenir les meilleurs éléments de l'hôte de chaque organe,
- couper, assaisonner d'herbes de vortex, laisser mijoter le tout et procéder au rituel d'enchantement appris dans son livre.

Une myriade de saveurs venues des enfers se profilait dans son esprit, elle y succombait, me projetant alors dans un néant d'impuissance.

Une maladie incurable ? Une hypothèse que je rejetais. Nous étions captives et contraintes à la cohabitation. Néanmoins, cette carcasse représentait notre foyer à toutes les deux.

Je regrettais, pire, je me détestais, de les avoir élus, son corps et elle, pour cette incarnation. Suivez votre petite voix, elle vous guide. Voilà mon erreur. Charmée, j'ai foncé tête baissée : je ne l'ai pas écoutée, ma voix.

Abîmer notre demeure, je ne pouvais m'y résoudre.

À votre arrivée, des cris étouffés proviendront d'une femme au désarroi de ne pouvoir exécuter ses tours. Elle gémit du fond de ses entrailles contre ses membres que j'ai paralysés. Ne vous fiez pas à ses larmes, elle sait les utiliser. Regardez de près, au travers, vous y verrez les profondeurs d'une âme vitreuse.

Elle niera cette lettre. Nous chancelions, nos dents claquaient et nos doigts s'agitaient lorsque j'écrivais ces mots avant de nous emmurer à tout jamais.

Ne lui évoquez pas la sorcellerie. Elle protestera et parlera de science : vous ne trouverez ni chaudron, ni balais, ni chat, ni tête de mort – enfin, pas visibles –, ni croix. Ici, c'est goupillon, ustensiles scientifiques, plantes médicinales. Le grimoire ? Non, juste une curiosité.

Ni scientifique ni sorcière. C'est un être à la dérive. Libérez-moi, que je retourne dans les étoiles.

Libérez-la. Elle n'a pas d'âme.

**JADE CHEZ LES CATSODOR**

**JOHN LUCAS**  
**(@JOHN.LUCAS.ECRIVAIN)**

**CORRECTION PAR : @DANI\_ARTHACKY\_CORRECTIONS**

Jade courait dans les couloirs de son foyer d'accueil. Des bruits de pas résonnaient derrière elle, accompagnant les rires de ses camarades. Ou plutôt de ses tortionnaires. En effet, depuis qu'elle était arrivée dans l'établissement, les filles de son âge l'avaient prise en grippe et elle était rapidement devenue leur souffre-douleur.

Elle partit en trombe du bâtiment et se réfugia dans le parc voisin. À l'abri dans les buissons, elle attendit un moment puis sortit de sa cachette. Elle alla chercher un roman dans la boîte à livres, située à l'entrée, et s'installa sur un banc pour le feuilleter. Plongée dans le récit, elle sursauta quand un chat noir grimpa sur ses genoux.

— Coucou, minou ! C'est que tu m'as fait peur !

Elle le caressa derrière les oreilles et il se mit à ronronner.

— J'étais justement en train de lire une histoire avec des cousins à toi.

— Ce sont mes saloperies de frères.

Jade ne put réprimer un petit cri et lâcha le bouquin.

— Tu... tu viens de parler ?

— Bah, ouais ! T'es cruche ou quoi ? Bref. Pas de temps à perdre.

Le félin miaula et sauta sur le livre dans lequel il disparut. Jade n'en crut pas ses mirettes et se pencha pour examiner les pages qui montraient le chat en train de gambader. Une lumière l'aveugla et elle se sentit chuter. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, des gouttes de rosée iridescentes lui rafraîchirent le visage.

— Bon, dépêche-toi, gonzesse ! Je dois t'amener chez mamie.

Jade regarda autour d'elle et découvrit une grande plaine, emplie de cahutes en paille. Au loin, une montagne à l'allure inquiétante attira son attention.

— Mate-la bien, tu vas bientôt aller y retrouver le connard qui y habite.

— Je ne comprends rien, là. Où suis-je ? Dans un rêve ?

— C'est plutôt un cauchemar à mon avis.

— Aïe. Ça fait mal ! Hé, mais je saigne ! Tu n'as pas un pansement ? Et pourquoi tu as fait ça ?

Le chat venait de lui griffer la jambe.

— Ce n'est qu'une égratignure. Tu ne veux pas qu'on cautérise aussi pendant que tu y es ? Au moins, tu as pu remarquer que tu es bien réveillée. Bon, maintenant, ta gueule et suis-moi.

Jade n'était pas rassurée, mais elle jugea préférable de rester avec lui, plutôt que de demeurer seule dans un monde inconnu. Alors qu'ils progressaient le long de l'unique chemin de terre, elle constata que les portes et les volets se fermaient à leur passage.

— Ces crétins ont peur de ton espèce.

— Mon espèce ?

— Les humains ! Mais quelle conne, celle-là ! Tu parles d'une élue...

Le félin accéléra et pénétra dans une des petites cahutes. La jeune fille entra à son tour et y trouva un être tout à fait particulier. Il avait l'apparence d'une femme, mais possédait une tête de chat et ses mains étaient recouvertes de poils.

— Voici ma mamie.

— Mais qu’as-tu fait, Macatska ? Pourquoi as-tu ramené une humaine ici ? Fais-la partir. Vite !

La grand-mère attrapa une louche et menaça la nouvelle venue avec.

— Euh, bonjour, madame. Je suis Jade. Vous n’avez pas à avoir peur de moi. Par contre, puis-je vous demander ce que vous êtes ?

— Nous sommes des Catsodor, répondit Macatska en prenant la même apparence que sa mamie.

— Hein ? Toi aussi ?

— Oui, mais je préfère ma forme animale. Bon, on s’en tape. On va t’expliquer ce que tu fous ici. Mamie, c’est la fameuse élue dont parle la prophétie.

— Une humaine pour nous libérer du joug d’un humain ? Ma foi, pourquoi pas ? Tiens, prends des gâteaux.

La grand-mère posa son ersatz d’arme et tendit un plateau à Jade. Elle se servit pour ne pas la contrarier et s’installa à la table face à elle, prête à écouter son histoire.

— J’imagine que tu as remarqué la montagne de feu en arrivant ? Elle est habitée par un homme, comme vous dites. Chaque mois, il descend pour emmener une de nos femelles dans sa forteresse et nous ne la revoyons jamais. Nous avons bien tenté d’aller les libérer, mais...

— Les Catsodor sont des putain de poules mouillées. Pas un seul n’a osé pénétrer dans sa demeure. Ils ont peur de ses soi-disant pouvoirs magiques.

— C’est pas faux. Mais tu pourrais montrer un peu plus de respect pour tes semblables. Bref, poursuivons. Nous avons ici une prophétie qui prédit qu’une élue ravira le cœur du despote et l’apaisera pour le reste de ses jours.

— Et cette élue, c’est moi ? Vous savez, dans mon monde, personne ne m’aime. Ça m’étonnerait donc que je parvienne à le séduire. D’autant plus que je n’ai que seize ans et que je n’ai jamais eu de petit ami. Ni d’amis d’ailleurs... Vu ce que vous m’en dites, il n’a pas l’air très sympathique. Donc, très peu pour moi. Je préfère encore repartir au foyer.

— Ah, mais tu rêves ! Tu ne vas pas faire ta connasse et tu vas aller le voir fissa !

— Macatska !

— Bah quoi, mamie ? Elle peut nous aider et elle s’en bat les...

La grand-mère fit les gros yeux et le chat noir ne finit pas sa phrase.

— Comme l’a dit Macatska à sa manière, nous avons vraiment besoin de toi. Va au moins le voir, tu le trouveras peut-être à ton goût. Mon petit-fils va t’accompagner, puisqu’il est si courageux. Tiens, reprends un gâteau pour avoir des forces.

— Non, merci. Ça ira.

— Si, si. J’insiste.

Au terme d’après négociations, Jade finit par accepter les biscuits et aussi de se rendre chez le tyran, à la suite d’un argument en béton de son nouveau compagnon de route.

— De toute façon, si tu refuses, on te laisse en plein milieu du village. Il ne faudra pas longtemps pour que mes couillons de frangins viennent te foutre en pièces. N'oublie pas que les humains les effraient et qu'ils les détestent.

Le duo cocasse se mit alors en chemin pour la forteresse. Après deux heures de marche, il arriva au pied de la montagne, où s'étalait un magnifique lac. Jade souhaita s'y baigner, ce qui n'était pas du goût de Macatska.

— Je suis toute sale. Ce sera l'occasion de me laver un peu. Sinon, comment veux-tu que je plaise à cet homme ?

— Grrr... C'est qu'elle n'est pas si conne, cette pouffe ! Bon, d'accord, mais pas deux heures.

Jade se déshabilla, plia ses affaires avec soin et les posa sous un arbre. Elle profita quelques instants de la douceur de l'eau fraîche sur sa peau. Le félin noir râla qu'il était temps de partir et la jeune fille lui demanda de lui avancer sa robe. Lorsqu'il fut assez proche, elle l'arrosa abondamment, ce qui ne manqua pas de l'enrager plus qu'il ne l'était déjà.

— Putain ! Salope ! Connasse ! Mégère ! Pétasse ! Cageot !

— Rien que ça ? s'amusa Jade en se revêtant.

— J'en ai encore en stock, sac à merde fini à la pisse. Les chats ne sont pas une espèce benthique, pouffiasse !

— Rhooo, c'est bon. Ce n'était qu'une petite plaisanterie avant d'être enchaînée à un tyran pour sauver vos miches.

À ces mots, Macatska se radoucit et reprit le chemin de la forteresse. Le reste du trajet se fit dans le calme, et plus ils s'approchaient de leur destination, plus l'atmosphère devenait lugubre. Une fois arrivé, le félin laissa Jade frapper à la porte de la demeure. Une jeune Catsodor vint lui ouvrir, le sourire aux lèvres.

— Oh, une humaine ! Ça fera sûrement plaisir au maître. Entrez.

— Marwacat ?

— Macatska. Je ne t'avais pas vu, avec cette forme. Tu peux nous suivre, toi aussi.

Marwacat les conduisit dans un magnifique salon. En chemin, ils croisèrent plusieurs femelles Catsodor, qui n'avaient pas du tout l'air malheureuses, ce qui étonna beaucoup le chat noir. Elle les pria de patienter pendant qu'elle allait chercher le propriétaire des lieux. Pendant ce temps, on leur servit un thé et des petits biscuits.

Jade reposa sa tasse et fut subjuguée quand elle releva les yeux. Un charmant garçon d'environ dix-huit ou vingt ans s'approcha d'elle. Il avait une allure princière et la dévorait d'un regard envoûtant. Finalement, elle se sentait prête à se sacrifier pour le bien des Catsodor.

— Bonjour, mademoiselle. Je me nomme Henry. Bienvenue chez moi.

— Euh... Bon... bonjour, bafouilla la jeune fille.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Les Catsodor voudraient passer un marché avec vous. Vous libérez toutes celles que vous détenez prisonnières et en échange, je vous épouserai et resterai avec vous pour toujours.

— Avez-vous l'impression qu'elles sont ici contre leur gré ? Je vais vous dire, en réalité, les Catsodor sont tellement phobiques des humains qu'ils s'imaginent beaucoup de choses.

— Vous descendez bien chaque mois pour en capturer une ?

— Pas du tout. Une courageuse – Marwacat – est venue me voir et a apprécié ma compagnie. Le mois suivant, elle est allée chercher une amie. Puis cela s'est répété, et une légende urbaine est née. Cela m'amusait, je l'ai donc fait gonfler. Mais je peux vous assurer que chacune des Catsodor ici présentes est on ne peut plus heureuse.

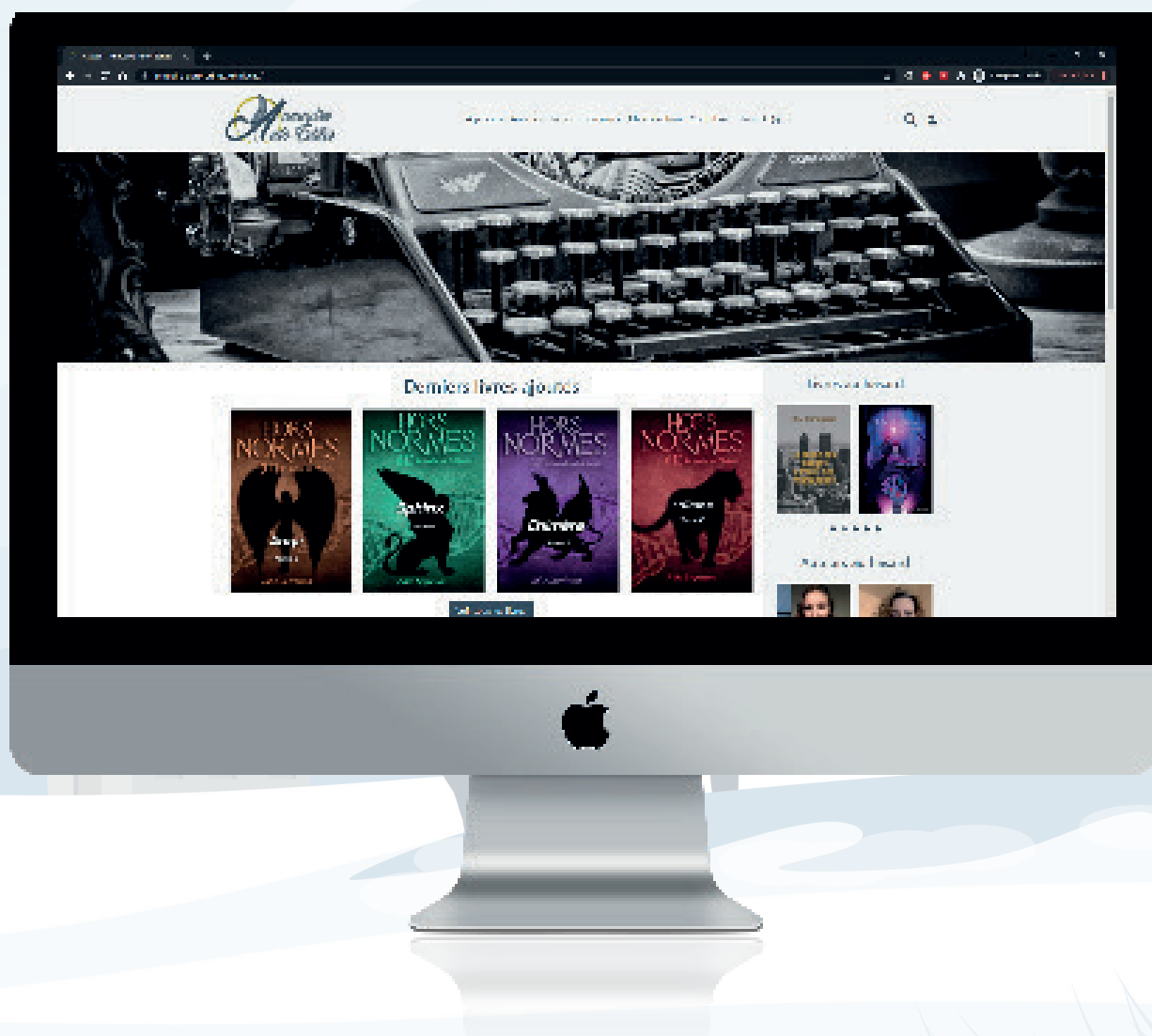
— En plus d'être un gros connard, t'es un grand mythe, s'insurgea Macatska. Et la prophétie, c'est du vent ?

— Écrivez pas mes soins et déposée dans votre village par Marwacat. Cependant, je ne m'attendais pas à recevoir la visite d'une humaine un jour. C'est un véritable plaisir, et j'accepte votre demande en mariage avec joie. Si celle-ci est toujours valable, bien évidemment.

Quelques semaines plus tard se tenait un énorme banquet dans la forteresse de la montagne de feu pour célébrer les épousailles de Jade et Henry. Tout le peuple Catsodor avait été convié et une grande partie avait honoré l'invitation. Macatska avait même toléré d'être le témoin de la jeune fille alors que Marwacat en fit de même pour le jeune homme.

Au moment du baiser qui scellait l'amour naissant entre les deux humains, Jade se réveilla, un sourire niais sur les lèvres, au pied du banc sur lequel elle s'était endormie.

# Annuaire Auto-Édités



<https://annuaire-auto-edites.johnlucas.fr>

**LA FACHEUSE HISTOIRE DU  
MANNEQUIN DÉSOEUVRÉ**

**RICHARD ERÈBE  
([@RICHARDEREBE](#))**

**CORRECTION PAR : [@ELYRELLE LIGNE.A.LIGNE](#)**



Il était une fois une échoppe d'habillement où tous venaient se vêtir. Chaque tenue proposée était si bien réalisée qu'elle pouvait transformer une personnalité. En conséquence de quoi le commerce fut baptisé « Étude d'une métamorphose ».

Exposé en devanture, un magnifique mannequin de vitrine présentait fièrement les dernières nouveautés, sous le regard des passants qui n'avaient d'yeux que pour lui. Adulé de tous, il n'existait que par eux. L'idole de plastique s'imaginait même accéder à la cour du Roi et devenir l'effigie de Sa Majesté, sur laquelle les plus grands couturiers viendraient créer les futures toilettes du monarque. Mais il ne voyait pas autour de lui la ronde des commerçants, qui, régulièrement, modifiaient les étals de la boutique pour les rendre plus attractifs. Tant et si bien qu'un matin, notre mannequin se trouva remis à l'arrière du magasin.

Désormais, plus de regards, plus de vêtements. Stocké au fond d'une sombre pièce, il avait été entassé avec tous ses congénères. Malgré cela il gardait espoir. Cette situation ne pouvait durer. Bientôt tous le réclameraient et le Roi lui-même viendrait le chercher pour le récompenser. Et il fut exaucé.

Quelques heures avant la nuit, la porte s'ouvrit et le gérant du magasin s'avança vers lui. Il redressa la silhouette de plastique, l'observa avec interrogation et parut enchanté de cette trouvaille. Puis, sans ménagement, il détacha la tête et la main droite de la figurine inerte et quitta la pièce en criant :

« Olga ! J'ai chipé de quoi réparer le p'tit gars de la d'aventure. », laissant derrière lui les restes du pauvre margotin étendus sur le sol.

Toute la nuit notre mannequin réfléchit à comment fuir pour demeurer en un seul morceau. Allongé sur le sol, loin du reste du groupe, il se sentit vide sans vêtements ni personne pour l'admirer. Et sans tête ni main droite, il ne pourrait jamais accéder au trône. Cependant, il pourrait toujours séduire les nobles dames.

Le lendemain, lorsque le gérant entra de nouveau dans la pièce, il ne vit pas notre mannequin éloigné du reste du groupe et s'emmêla les pieds quand il trébucha sur ce dernier.

Dans un grand vol plané, il partit atterrir sur le monticule des vieux pantins désarticulés et, comme une boule et ses quilles, fit valdinguer toute la montagne de vieilles poupées. Dans ce chaos, notre figurine fut expulsée et s'échappa de cette pièce moribonde pour rejoindre le corridor et rouler dans la rue.

Enfin libre, il fut déçu de découvrir un ciel noir et gris au-dessus de lui. La pluie tombait et l'eau commençait à entrer dans son corps, s'engouffrant par les orifices qu'avaient laissés sa tête et sa main. Le courant de l'eau, qui ruisselait sur le pavé, emporta notre mannequin inerte dans une dégringolade, l'obligeant à arpenter la ville à toute allure.

À sa grande surprise, il retrouva le regard des passants qui s'étonnaient de le voir ainsi glisser sur le bitume. Mais personne ne sembla intéressé par l'idée de l'aider à se relever. Tous s'en retournèrent à leur vie.

Quand la pluie s'arrêta et que le courant ne fut plus assez fort pour emporter sa carcasse en plastique, il échoua dans un fossé non loin de la maison d'un fermier.

Il fut découvert par le propriétaire de la chaumière quelques heures avant la nuit.

Et l'homme parut enchanté de cette trouvaille. Il se saisit de la figurine en plastique,

l'emporta sous son bras et la rentra dans la grange. Là, il fouilla dans une vieille armoire pour en retirer de vieux habits. Il continua en passant par l'étable et en sortit une meule de foin et termina par le jardin où il cueillit une grosse citrouille.

Une fois tout cela fait, il s'en alla vers le champ. Sur place, il empoigna le pantin, planta profondément les pieds de ce dernier dans le sol boueux, remplit son corps vide de foin, l'habilla des vieux habits et finalisa son travail en enfonçant la citrouille sur le haut du corps. Fier de lui, le fermier s'en retourna chez lui, laissant son nouvel épouvantail faire son office.

Toute la nuit, notre mannequin réfléchit à comment se sortir de cette situation.

S'il restait trop longtemps ici, il finirait par pourrir ou pire, être mis en pièces par les oiseaux à coups de bec. La paille commençait à le gratter, la citrouille dégoulinait et les vêtements empestaient l'humidité. Il se sentait vide. Il était remis à l'état de faire-valoir, juste bon à faire peur. Jamais les nobles dames ne voudraient d'un baladin comme lui. À la rigueur peut-être pourrait-il les amuser, elles et tout le reste de la cour, en intégrant une troupe d'artistes et de comédiens.

Le lendemain, lorsque le soleil se leva, les premiers oiseaux apparurent.

Ils furent surpris de voir cet étrange individu au milieu du champ et n'osèrent pas s'approcher dans un premier temps.

Mais c'était compter sans l'intrépidité des corbeaux. Ces derniers trouvèrent l'odeur du nouveau venu bien appétissante. Elle leur faisait penser aux légumes du jardin. De même, les vêtements qu'il portait paraissaient grouiller de vers à peine formés. À n'en pas douter il y avait à manger.

Notre épouvantail vit bientôt une nuée d'oiseaux noirs tourner au-dessus de lui. Jusqu'au moment où tous fondirent sur lui. Effrayé à l'idée d'être mis en pièces par des coups de bec, il fut surpris de réaliser qu'il était en train de décoller. Les volatiles venaient de l'agripper par ses vieux vêtements et à tire-d'aile le conduisaient vers un lieu plus propice à la dégustation. Il découvrit que le sol était bien loin et les passants si petits. Ces mêmes passants qui le regardaient, étonnés de le voir ainsi voler dans les airs. Mais personne ne sembla intéressé par l'idée de l'aider à redescendre. Tous s'en retournèrent à leur vie.

Après plusieurs longues minutes de vol, les vieux habits commencèrent à montrer quelques signes de faiblesse. Et les coutures humides et infestées par la vermine tendaient à lâcher prise. Il ne fallut pas longtemps pour que notre mannequin tombe du ciel et s'écrase au beau milieu d'un étrange patio. Sombre, lugubre et enfermée au milieu d'une demeure vieille de mille ans, la cour intérieure abritait des plantes carnivores, des feuilles venimeuses, des lianes gluantes et des roses empoisonnées.

Il fut découvert par la propriétaire de cette demeure quelques heures avant la nuit. Et elle parut enchantée de cette trouvaille.

Elle vida la paille qu'il restait à l'intérieur de la poupée grandeur nature et la monta tout en haut de la plus haute tour de la demeure. Là, au fond d'un vieux cachot bouillonnait une grosse marmite.

La vieille femme posa la silhouette de plastique dans un coin de la pièce et partit avec précipitation fouiller dans ses placards et ses tiroirs. Elle frémissait d'impatience et ricanait.

## La facheuse histoire du mannequin désœuvré

Elle revint près du pantin, équipée de longues aiguilles à tricoter ainsi que de vieux papiers. Elle griffonna un message et épingla profondément ce dernier sur notre poupée. Se faisant, elle poussa de grands cris : « poupée maudite, poupée sans vie », disait-elle, « poupée vide, poupée sans âme », marmonnait-elle. Elle jactait sans cesse, répétant ce genre de phrase, à mesure qu'elle accrochait sur le corps de sa marionnette de plus en plus de papiers et qu'elle accumulait les sortilèges.

Toute la nuit notre mannequin réfléchit à comment se sortir de cette situation. S'il restait trop longtemps ici, il étoufferait sous le poids des étiquettes.

Il se sentait vide, même transpercé de la sorte, aucune douleur ne traversait son corps. Il était juste un objet sans identité ni personnalité. Qui voudrait de lui maintenant ? Sûrement pas le Roi et encore moins sa cour. Personne là-bas ne poserait le regard sur un pauvre pantin tout de guingois.

Le lendemain, les premières lueurs de l'aurore étaient à peine là, qu'un grand brouhaha se fit entendre au pied de la plus haute tour. À en croire les bruits et les cris, notre poupée de plastique comprit, bien vite, que les villageois étaient venus ici pour vider les lieux de la vieille sorcière et de tous ses effets personnels. Tant et si bien qu'une immense lueur chaude et rougeoyante grimpa bientôt aussi haut que la plus haute tour. Et il ne fallut pas très longtemps pour que cette dernière frissonne, tremble, se penche et s'écroule.

Le pauvre mannequin fut éjecté de la tour avec violence et décolla dans les airs en direction de la forêt, sous les yeux déconcertés des villageois venus là. Mais personne ne semblait intéressé par l'idée de le rechercher. Tous s'en retournèrent à leur vie.

Mais qu'importe, car s'il l'avait fait, ils auraient découvert que notre mannequin s'était échoué non loin de là, au pied d'un arbre. Loin des regards et de la ville, la nature avait fait de lui son compagnon. À la place de sa tête, un couple de mésanges avait fabriqué un agréable nid douillet. Profitant des orifices présents sur sa poitrine, des fourmis avaient fait de son buste une immense fourmilière. Sa main absente s'était métamorphosée en un bouquet de fleurs printanières et, pour finir, une belle écorce était venue l'habiller.

Désormais notre beau mannequin ne souhaitait plus vivre à la cour, il n'avait plus besoin de leur regard. Il était devenu partie intégrante de l'environnement et portait sur lui et en lui bien plus que le Roi ne lui aurait offert. Investi et rempli de vie, il était maintenant un être vivant.

**LE GRAND TILLEUL DU JARDIN**

**MAENOLA NINE**  
**(@MADAME LA CONTEUSE)**

**CORRECTION PAR : @PAS UN JOUR SANS LIVRE**

Le grand tilleul du jardin allonge l'ombre de ses branches au-dessus de la table dressée et des fauteuils en osier. Une brise chaude agite mollement son feuillage. Ce dîner ne ressemblera à aucun autre... Tout est tel que je l'imaginai.

Je peux être fière de mes préparatifs et de la mise en place. La première raison, la plus chère à mon cœur, c'est que ce repas va prendre des airs de retrouvailles. Avec presque toute la famille puisque seuls mon cousin Orvar et ma cousine Liv seront absents. Ce qui est bien dommage. J'ai aussi pris beaucoup de plaisir à décorer la table : chaleureuse, symbolisant nos origines, évoquant les souvenirs heureux de trois générations. Mais, par-dessus tout, ce qui rendra ce dîner mémorable, c'est que ce sera le dernier. Cela compte donc énormément d'avoir tout ce petit monde autour de moi.

À commencer par Grand-Papa, qui, chaque année, pendant les mois d'été, sort de son hibernation, comme il dit. Depuis que Grand-Maman est partie rejoindre les étoiles, il s'en tire plutôt pas mal. Il semble tenir le coup, je dois dire. Même si je me doute que ça ne doit pas être facile tous les jours. Ils ont formé un si beau couple, pendant tant d'années, que cela me surprend encore quand je le vois arriver seul. L'espace d'un très court instant, je m'attends à ce que Grand-Maman apparaisse à sa suite. Et puis, je me souviens... De ces histoires qu'elle me racontait, quand j'étais une petite fille. Ma préférée étant celle de l'arrivée de Grand-Papa lors de la Grande Migration, avec pour seul bagage la valise réglementaire et l'Allocation Itinérant, octroyée par le Gouvernement à chaque volontaire pour le voyage. Comment, depuis le comptoir d'accueil, elle l'avait remarqué dans la file d'attente, lui et aucun autre. Cet homme, si beau, si élégant, mais le regard si inquiet aussi. « On aurait dit un grand enfant cherchant sa maman des yeux », avait l'habitude de dire ma grand-mère, attendrie. Il suivait le mouvement des autres passagers dans la foule. Hasard ou coup de pouce du destin ? Quand cela avait été son tour de se présenter devant le guichet, c'est elle qui avait été désignée pour le guider dans toutes les démarches et formalités obligatoires. Depuis, ils n'ont jamais été séparés plus d'une journée, jusqu'au départ de Grand-Maman. Je suis d'autant plus heureuse qu'il soit présent à ce dernier dîner. *Tu vas tellement me manquer, Grand-Papa Jack...*

Mais trêve de mièvreries, j'entends des véhicules se garer devant chez moi. Mes invités arrivent ! Mon excitation est à son comble ! Papa et maman sont les premiers, mon grand-père est avec eux. Je le fais asseoir à la place d'honneur. Les autres convives ne tardent pas. En quelques minutes, tout le monde est là et s'installe selon mon plan de table. Les conversations vont bon train. Avec les modes de vie de chacun, certains ne se sont pas vus depuis des mois et les sujets de discussion ne manquent pas durant le repas.

C'est bientôt le moment du dessert. J'ai un trac fou ! Je sais qu'il est temps pour moi de prendre la parole. Je me lève et fais tinter mon verre pour attirer l'attention. Tous les regards se tournent vers moi. Je me lance.

— Merci à vous tous d'être venus, vous ne savez pas à quel point cela compte pour moi !

— Merci à toi de nous avoir invités, Siegfried ! lance mon oncle Aegar.

— Oui ! Nous sommes ravis d'être là ! répondent en cœur mon frangin Oscar et sa compagne Kara

— Tu nous offres une occasion de tous nous revoir : c'est nous qui te remercions ! confirment mon cousin Runar et le plus jeune de mes frères, Gunnar.

— Je suis très heureuse de vous voir toutes et tous ce soir. Pardonnez-moi si je suis émue...

Un rapide regard en direction de mes parents me suffit pour savoir que ça ne va pas être facile... *Papa, Maman... Je vous aime tant ! Je crois qu'il n'y a pas de mots assez forts pour exprimer ce lien qui nous unit.* J'ai mis longtemps à comprendre comment ces deux-là avaient pu tomber amoureux. Lui, premier membre de la famille à être né ici. Aîné d'une fratrie de quatre enfants, il s'était très tôt investi de la mission de donner l'exemple à ses frères et sœurs : être le plus studieux, le plus sérieux, avoir une conduite irréprochable. Il a toujours été un homme très organisé, terriblement prévisible. À tel point qu'au fil des ans, nous avons inventé un jeu, mes frères et moi : parier sur la prochaine réaction de Papa. Paris que j'ai toujours gagnés. C'en est même devenu trop facile... Elle, fille unique de parents très aisés. Officiellement étudiante mais pas très assidue. Plutôt adepte des soirées dont les horaires n'étaient que très peu compatibles avec ceux de ses cours d'Histoire... Ses parents avaient un jour décidé de lui « coller dans les pattes » (ses mots, pas les miens) un étudiant de quatrième année, bien sous tous rapports, pour être son mentor et la remettre sur le droit chemin. Évidemment, c'était tombé sur Papa... Je sais maintenant que la glace et le feu peuvent s'accorder à merveille. Elle est l'énergie tumultueuse d'un torrent de montagne, il est le lac tranquille dans lequel ce courant se déverse et s'apaise. Elle est la tempête, il est son calme. Elle est le verre de vin qui enivre, il est le bol d'air frais qui rafraîchit. Maman va comprendre bien avant Papa, bien avant la fin de mes explications. Alors qu'il parviendra à concevoir le côté cartésien et réfléchi de ma démarche, elle aura plus de mal à l'admettre. Non pas que je demande leur autorisation, ma décision est prise. Mais je ne voudrais pas que cela creuse un fossé d'incompréhension entre nous, alors que nous avons toujours été si proches. Je ne vais pas tarder à être fixée... Tous attendent la suite.

— Je suis d'autant plus heureuse et émue, que j'ai une grande nouvelle à vous annoncer...

Ma voix tremble un peu. *Eh bien ma fille, si tu as déjà du mal après la première phrase, qu'est-ce que ça va être pour la suite ! Allez ! Lance-toi !* Un dernier coup d'œil à ma mère, qui vient imperceptiblement de se raidir. Je rassemble mon courage et annonce d'une traite :

— Je voulais vous le dire de vive voix... Je vais partir...

Le mot est lâché. La tension retombe d'un coup. Mes jambes flageolent. Il faut que je m'assoie. Comme je le prévoyais, les questions fusent. Tu pars ? Quand ça ? Où vas-tu ? Pour combien de temps ? Beaucoup de monde s'exprime en même temps. Je sens l'incrédulité d'Oscar et Gunnar – les hommes de ma vie, mes deux frères chéris – mais surtout leurs bras apaisants, qui m'enveloppent, me transmettent un peu de leur énergie. Eux qui m'ont fait l'immense cadeau, pendant toute mon enfance, de considérer que nous étions tous les trois égaux. Fille ou garçons, aucun de nous ne méritait plus d'égards que les deux autres du fait de son genre. Ils jouaient à la poupée avec moi et, l'instant suivant je mettais « les mains dans le cambouis » avec eux. Je n'ai jamais su d'où elle venait, mais c'est une expression de Grand-Papa que j'adore. Mes frères m'ont insufflé cette volonté de croire en moi depuis le début. C'est ce qui me donne, aujourd'hui, le courage de mener à bien ce que j'ai entrepris. Je les aime tant ces deux-là !

Oscar tente de rétablir un peu de calme autour de la table.

— Attendez, attendez ! Laissons-la parler !

Puis, se retournant vers moi, il m'encourage.

— Vas-y, Siegried. Raconte-nous. Qu'est-ce ça veut dire ?

J'avais préparé tout un discours, mais l'émotion me fait perdre le fil de mes explications. Quand Grand-Papa a migré, c'était dans le cadre d'un très grand projet de lutte contre la surpopulation et le seuil de pollution critique. Chaque pays y a participé. Mais c'était il y a longtemps. Maintenant que nous avons de nouvelles connaissances, de nouvelles technologies, la tendance s'est inversée. La Colonie recherche des Résidents avec des profils spécialisés et les encourage à repartir sur Terre. Cette opportunité est une vraie chance pour moi !

Cherchant un peu de répit avant de répondre, je contemple cet arbre mémorable. Ce grand tilleul séculaire, symbole de l'unité de notre famille qui a pris racine ici, avec l'arrivée de Grand-Papa. Ou plus exactement, l'hologramme de l'arbre, réalisé à l'échelle, autour duquel nous sommes installés. Ma bulle de vie est un espace plutôt petit qu'il a fallu optimiser pour que chacun puisse profiter de la vue.

— Ça veut dire que je pars, Oscar, réponds-je, en me tournant vers lui pour le regarder droit dans les yeux. Je quitte la Colonie, je retourne sur Terre.

À mon annonce, les bruits de conversation stoppent net. On entendrait un papi-mouche voler s'il y en avait, mais ce n'est pas la saison. Maman n'a pas prononcé un mot depuis le début. Cependant, ses yeux parlent pour elle. Son regard se voile. Elle fait son possible pour garder une certaine contenance, mais c'est plus fort qu'elle. Le niveau de l'eau ne cesse de monter au bord de ses paupières et soudain, le barrage cède. C'est le débordement, l'inondation de ses joues. Le silence de ses pleurs est assourdissant. Nous nous fixons et je m'effondre à mon tour. Mes frères nous observent l'une après l'autre. Il nous faut une bonne minute pour retrouver un peu de calme. Maman essuie ses yeux et me regarde, essayant bravement de sourire.

— Ton papa et moi avons discuté de tout ça, hier...

— Mais... Comment est-ce possible ? Je n'en ai parlé à perso... Liv ! C'est Liv qui vous l'a dit !

En effet, il y a plusieurs semaines, j'avais décidé de mettre ma cousine dans la confiance, pour lui demander quelques conseils sur la façon d'annoncer mon projet à ma famille. Sa réponse par vidéo transfert n'était arrivée que la veille. Je comprends maintenant qu'elle avait aussi adressé un message à mes parents !

— Oui ma chérie. Mais ne lui en veux pas, s'il te plaît ! Je lui suis si reconnaissante de l'avoir fait ! Elle aussi a choisi de partir il y a sept ans. Elle m'a aidée à comprendre ta décision. Elle a su trouver les bons mots, m'a expliqué, avec toute la douceur possible, à quel point vous êtes semblables toutes les deux. Vous aimez les défis, l'aventure.

— Alors... Tu n'es pas trop fâchée, maman ?

— Je suis vraiment triste, je ne vais pas prétendre le contraire. Mais ça passera. Je suis surtout très fière de toi !

Je contourne la table pour aller me blottir dans ses bras. C'est à ce moment que Papa décide de prendre la parole pour la première fois.

— *Nous* sommes très fiers de toi, ma fille ! Nous n'allons pas faire comme si nous étions fous de joie à l'idée de te voir partir. Mais notre plus belle victoire, à ta mère et moi, c'est de voir que nos enfants font leurs propres choix. Nous, parents, sommes là pour vous soutenir !

Entendre leurs mots me procure un tel soulagement ! Un shoot d'adrénaline se répand dans mon corps, me redonnant toute la force et l'entrain qui me manquaient. A présent détendue, assise entre Maman et Grand-Papa, je réponds aux questions de chacun, en commençant par celle de Gunnar.

— Tu demandais quand est prévu l'embarquement, c'est dans dix jours.

— Dix jours ? Mais c'est... bientôt !

— Oui, c'est le temps nécessaire pour finaliser les derniers détails. Les déménageurs viendront chercher mes meubles dans trois jours, puis il y aura l'état des lieux avant de rendre la carte d'accès de ma bulle de vie. Je ne garde rien, à part ce que je peux transporter moi-même. C'est la règle pour tout voyage interstellaire.

Je me tourne ensuite vers mon grand-père.

— Grand-Papa, j'ai décidé de rentrer « chez nous ». Chez toi. D'où tu viens : la France.

Je sens une main, rugueuse, tannée comme un vieux cuir, mais d'une douceur que je reconnaitrais entre mille, se poser sur ma joue. Mon regard rencontre le sien. Il me fixe avec une rare intensité. Ses yeux sont habituellement couleur noisette, ou verts, ou un peu des deux à la fois. À ce moment précis, ils sont d'un vert profond. J'y lis tout son amour, tous les mots qu'on n'aura plus le temps de se dire.

— Tu n'aurais pas pu me rendre plus heureux ni plus fier, ma petite, chuchote-t-il dans un sourire.

Mon oncle Aegar se racle la gorge avant de demander.

— Siegried, il s'est passé quelque chose pour que tu veuilles fuir ainsi ? Tu nous dirais si tu avais des problèmes avec la justice ?

— Je n'ai aucun problème avec la justice ni avec le Gouvernement de la Colonie. Ce n'est pas une fuite, mais un retour aux sources.

— J'ai du mal à comprendre...

— Regarde, Aegar, l'hologramme de cet arbre autour duquel nous sommes installés ce soir. Je suis très fière d'avoir réussi à le programmer. Je pense être parvenue à un résultat assez fidèle. Ça m'a pris des mois, rien que pour étudier le feuillage et le reproduire le plus fidèlement possible, y compris cette brise légère ! Mes cinq ans d'études en Mémoire de la Terre m'ont appris beaucoup de choses. Grâce à des programmes de simulation. Mais je veux les ressentir dans la vie réelle ! Je veux retrouver notre véritable arbre ! Ce grand tilleul du jardin, à l'ombre duquel Grand-Papa a grandi sur Terre. Je veux sentir l'air vibrer dans ses branches !

Boostée par l'excitation, me voici à nouveau debout, pleine d'énergie et de conviction. D'un regard circulaire, je balaye l'assistance et ne rencontre que des sourires. Soudain, ma tante Astrid, qui distribuait les parts de dessert, s'interrompt pour s'approcher de moi et me prend dans ses bras.

— Ta maman a raison, tu ressembles tant à ta cousine Liv ! Elle a laissé un grand



vide dans nos cœurs en partant travailler sur la Lune. Mais nous savons qu'elle y est heureuse et nous te souhaitons d'être aussi épanouie qu'elle !

— Merci Astrid, tu n'imagines pas à quel point tes mots me font du bien !

L'un après l'autre, je vois mes cousins et cousines se lever et venir m'enlacer. Les larmes me montent de nouveau aux yeux, car nous savons tous que c'est un long au revoir, si ce n'est un adieu. Le voyage en lui-même durera cinq ans. Ce temps me servira à compléter mes études et valider un second diplôme en Sciences des Communications. Une fois à destination, j'aurai trente-deux ans et intégrerai le Programme de Liaison Directe entre la Terre et la Colonie. C'est ce que je tente d'expliquer à Heidrun, ma plus jeune tante, dont je me suis toujours sentie la plus proche.

— Il y aura seulement soixante-douze heures de latence entre l'envoi et la réception d'un message vidéo ! On pourra se parler presque en simultané, tu te rends compte ?

— Oui ma chérie ! Je sais ! Et ce sera en partie grâce à toi et à tes travaux ! Tu peux être fière !

La soirée s'étire. Chacun est conscient du fait que nous nous créons nos derniers souvenirs ensemble. C'est finalement tard dans la nuit et à contrecœur, que les invités se résignent à se lever pour partir. Mes parents, mes frères et moi aurons encore des occasions de nous revoir, mais pour les autres, voici venu le temps des ultimes embrassades. Grand-Papa est le dernier à me serrer contre son cœur.

— J'ai un service à te demander, ma chérie. Il y a peut-être des descendants de ma famille là-bas. Crois-tu que tu pourrais les retrouver et leur donner ça de ma part ?

Il me tend un objet qu'il tient avec précaution. On dirait un petit carnet. Grand-Papa est en train de me confier le document qui l'autorisait à voyager d'un pays à un autre ! J'ai étudié ça, bien sûr, mais je n'avais jamais vu un vrai passeport !

— Je te le promets, Grand-Papa. Parce que je retourne sur Terre, je rentre à la maison !

**LE VOYAGEUR DANS LE TEMPS**

**SOPHIE MAZUY**

**CORRECTION PAR : @DANI\_ARTHACKY\_CORRECTIONS**

Jacob et ses amis passaient souvent près du vieux manoir, ils avaient visité les environs à de nombreuses reprises, mais n'étaient pas entrés. Par peur et aussi parce qu'il était fermé à clé. Pourtant, ce soir, c'était décidé, ils allaient y pénétrer. Ils avaient préparé leur plan, ils allaient passer par une fenêtre située à l'arrière de la propriété. Leurs sacs à dos étaient prêts : lampe torche, talkie-walkie, corde et couteau au cas où.

Jacob, Thomas et Lola arrivèrent devant la bâtisse à la tombée de la nuit, ils contournèrent la grille censée fermer l'accès à la propriété puis traversèrent la grande allée en gravillons. Quelques minutes plus tard, ils étaient devant la petite fenêtre de la véranda. Thomas essaya de la faire glisser vers le haut, mais elle était bloquée.

— Jacob, viens m'aider !

Jacob s'approcha.

— À trois, on pousse, 1... 2... 3

La fenêtre bougea légèrement.

— Elle est verrouillée de l'intérieur, dit Lola.

— Passe ton couteau dans la fente pendant qu'on soulève, lui dit Jacob. La troisième tentative fut la bonne et les trois enfants se fauilèrent à l'intérieur de la véranda. Ils la traversèrent et arrivèrent devant une immense porte en bois. Jacob actionna la poignée et celle-ci s'ouvrit dans un grincement. Ils déboulèrent dans une grande salle remplie de vieux meubles poussiéreux.

— Waouh, c'est beau ! s'exclama Lola en regardant les magnifiques lustres accrochés au plafond.

— Il y a plein de portes en bas, dit Thomas.

Mais Jacob avait repéré un vieil escalier au centre et il se sentait comme attiré par l'étage. Thomas et Lola se mirent à explorer le rez-de-chaussée.

— Je vais voir ce qu'il y a en haut, dit Jacob.

— Tu ne veux pas commencer par le bas ? lui demanda Lola.

— Non, j'irai voir après.

— OK, alors on te rejoint dès qu'on a fini.

Jacob monta l'escalier et se dirigea vers la première porte, c'était une chambre avec un bureau et un lit à baldaquin. Il continua son exploration et arriva dans une bibliothèque. Au centre de celle-ci se trouvait un grand miroir sur pied. Jacob s'approcha, mais ne vit pas son reflet dans la glace. « Étrange », se dit-il. Il tendit la main vers la psyché et son bras passa à travers. Il retira la main d'un geste brusque, puis recommença. Cette fois, il avança son visage pour essayer de voir le miroir de plus près. Il aperçut une lueur à l'intérieur et avança encore.

Soudain, il se retrouva dans un petit espace qui ressemblait à un vaisseau spatial. Il y avait une console avec une manette au centre. Il appuya sur l'un des boutons et une lumière blanche s'alluma.

— Génial ! se dit-il. Je me demande à quoi ils servent.

Il les essaya un par un, mais comme il ne se passait rien, il décida alors de tirer sur la manette. Le sol se mit à trembler et la lumière clignota pendant quelques secondes.

— Wouah ! Il faut que je montre ça aux autres !

Jacob sortit du miroir, mais lorsqu'il regarda autour de lui, il vit que la bibliothèque avait disparu. Il ouvrit la porte et traversa le couloir qui ne ressemblait plus vraiment à celui de tout à l'heure. Puis il descendit l'escalier et commença à appeler ses amis.

— Thomas ? Lola ?

Pas de réponse. Jacob commençait à s'inquiéter, il les appela et les chercha dans toutes le manoir qui semblait un peu moins poussiéreux.

— Ils sont partis sans moi, se dit-il, en ouvrant la porte qui donnait sur l'allée.

À ce moment, il vit que les gravillons avaient disparu, il ne restait qu'un chemin de terre. Jacob avança. L'immense portail noir n'y était plus. Le jeune garçon regarda autour de lui, mais il ne reconnaissait rien.

C'est alors qu'il entendit des bruits au loin, on aurait dit des sabots. Il se dirigea vers le son et se retrouva au bord d'un petit chemin de terre. Le bruit se rapprochait et lorsqu'il tourna la tête, il vit deux chevaux qui tiraient un charriot. Un vieux monsieur était assis à l'avant. Jacob lui fit signe et l'homme tira sur les rênes.

— Bonjour, monsieur, est-ce que vous pouvez me dire où on est ?

— À Carville, voyons !

Jacob n'en croyait pas ses oreilles, il était dans son village, mais il ne reconnaissait rien.

— Tu t'es perdu petit ?

— Oui... Non... Enfin, je ne sais pas, dit le garçon.

— Où sont tes parents ?

— Au travail, enfin je crois...

— Tu as l'air bizarre, monte, je vais t'emmenner sur la place.

Jacob s'assit à côté du paysan. En y repensant, il se dit que lorsqu'ils étaient partis, la nuit venait de tomber et à présent il faisait jour. Le paysan le déposa au village. Jacob reconnut la vieille église, ce qui le rassura un petit peu, mais tout le reste était différent... Après avoir traversé les ruelles, il arriva dans un immense parc. Des enfants étaient en train de jouer, il s'approcha de l'un d'eux et lui dit :

— Salut ! je m'appelle Jacob.

— Bonjour, moi c'est Josh.

— Ça fait longtemps que tu habites là ? Je t'ai jamais vu.

— Depuis toujours, mais toi, tu es nouveau ici, non ?

— Noui, bredouilla Jacob.

De plus en plus étrange, se dit Jacob, j'ai l'impression d'être dans un monde parallèle... Soudain, un cri le tira de ses pensées.

— Lisa ? Lisa, où es-tu ?

Une femme vêtue d'une longue robe courait sur la place en appelant sa fille.

— Vous n'avez pas vu Lisa ? demanda-t-elle aux autres enfants.

Mais tout le monde lui faisait non de la tête.

— Et toi, tu n'as pas vu Lisa ? demanda la femme en s'approchant de Jacob.

— Non, enfin, je ne sais pas. Elle ressemble à quoi ?

— C'est Lisa ! Blonde, les yeux bleus, elle fait à peu près la même taille que toi. Tu ne la connais pas ? Pourtant tu dois avoir à peu près le même âge.

— J'ai 12 ans, madame.

— Lisa aussi, mais tu n'es pas d'ici.

— Non, enfin si, je... je viens d'arriver.

La jeune femme s'éloigna et continua d'appeler sa fille. Une heure plus tard, les gens du village se rassemblèrent. Un homme barbu prit la parole.

— Lisa a disparu. On va organiser une battue. Vous, dit-il en désignant un petit groupe, cherchez dans le village. Vous, vous irez dans le bois et vous, vous irez de l'autre côté vers les plaines. On ne s'arrête pas tant qu'on n'a pas trouvé la petite.

Puis, tout le monde se dispersa. Jacob ne savait pas quoi faire, d'un côté il voulait aider et d'un autre, il n'était pas chez lui. Il fallait qu'il retourne au manoir et qu'il rentre dans le miroir pour retrouver son monde. Il traversa les habitations et se retrouva sur la route qui menait au manoir, quand soudain, il vit quelque chose qui bougeait dans les fourrés.

— Il y a quelqu'un ? Lisa ?

Pas de réponse, mais il vit que les fourrés bougeaient. Quelqu'un était en train de s'enfuir. Jacob se lança à sa poursuite, à travers les buissons. Mais, au bout de quelques minutes, il se retrouva dans la forêt.

— Hé, ho ! Il y a quelqu'un ?

Il entendit un petit rire et vit une silhouette qui s'enfonçait dans le bois.

— Attends ! cria-t-il en se lançant à sa poursuite.

Mais la silhouette continuait de courir. Jacob accéléra de plus en plus vite pour la rattraper. Il se rapprochait. C'était une petite fille à la chevelure blonde.

— Lisa ?

Soudain, la petite fille s'arrêta. Jacob était essoufflé. Mais lorsque la fillette se retourna, il comprit que ce n'était pas Lisa. Ce n'était pas une fillette d'ailleurs...

— Qui êtes-vous ? demanda Jacob, surpris.

— Et toi, qui es-tu ? demanda la femme.

— Je m'appelle Jacob.

— Comment es-tu arrivé là ? le questionna la vieille femme.

— Je vous ai suivie.

— Non, le coupa-t-elle. Tu n'es pas d'ici, je le sens ! Comment t'es-tu retrouvé là ?

— Il y avait un miroir et...

— Où est-il ?

Jacob hésitait à répondre, cette femme lui semblait étrange. Elle courait aussi vite que le vent, avait le corps d'une fillette et le visage d'une centenaire.

— Où est le miroir ? Dis-le-moi tout de suite !

— Je, je ne sais plus. Je me suis perdu, mentit le garçon.

— Je vais te ramener sur la route et après tu me conduiras à lui ordonna-t-elle. Jacob suivit la femme à travers les bois. Il aurait voulu s'enfuir mais quelque chose l'en empêchait. En arrivant sur la route, Jacob hésita puis il prit la direction du village.

— Arrête ! cria la femme.

— Mais je croyais que vous vouliez voir le miroir ?

— Il ne peut pas être au village, je le sais ! Et si les gens me voient là-bas, ils me chasseront.

— Mais pourquoi ?

— Ils pensent que je suis une sorcière.

— Et vous n'en êtes pas une ?

— Non, je suis une voyageuse, mais si tu ne me dis pas où il est, je dirai à tout le monde que tu es un sorcier.

— Ils ne vous écouteront pas, vous avez dit vous-même qu'ils vous chasseraient s'ils vous voyaient.

— Ça, c'est ce que tu crois, dit la femme en ricanant.

Jacob ne savait pas quoi faire, il devait s'enfuir et retrouver le miroir avant cette femme. Il fit demi-tour et prit la direction du manoir. Il entendait les voix des villageois au loin. Ça y est, il avait un plan ! Il allait dépasser le château et lorsqu'il verrait les villageois, il se mettrait à crier... Il marcha le long de la route, en essayant de se diriger vers les voix. Mais plus il s'approchait et plus elles s'éloignaient. Soudain, Jacob tomba et vit que la vieille femme s'éloignait en courant. Elle venait de le jeter au sol et se dirigeait tout droit vers le manoir.

— Je n'ai plus besoin de toi ! cria-t-elle. Je sens sa présence.

Jacob se releva et se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait. Mais la femme était plus rapide. Il la vit s'enfoncer dans le parc, puis remonter l'allée en terre.

— La sorcière ! cria Jacob de toutes ses forces.

Mais personne ne semblait l'entendre. Il cria de plus belle :

— La sorcière !

Une voix lui répondit au loin.

— Venez vite ! La sorcière a enlevé Lisa !

Il entendit des voix et vit que les hommes approchaient, mais la sorcière venait de se faufiler à l'intérieur du château. Trop tard, il allait devoir l'arrêter tout seul. Il se précipita à l'intérieur et monta les escaliers quatre à quatre. Mais en arrivant devant la porte de la bibliothèque, il entendit un cri. Un cri de rage !

— Non !

Il poussa la porte et découvrit la vieille femme à genoux. Le miroir avait disparu... Jacob était sous le choc. Comment allait-il rentrer chez lui ?

Des bruits en bas le tirèrent de sa torpeur, des hommes venaient d'entrer dans le manoir, ils criaient et se dirigeaient hors de la pièce.

— Je peux t'aider à rentrer chez toi, dit la femme. Mais il faut que tu m'aides.

— Toi ? Mais comment, puisqu'il a disparu ?

— Pas le temps de t'expliquer, je suis ton seul espoir ! Tu dois m'aider.

Jacob sortit de la pièce et se précipita au bas de l'escalier.

— Là-bas ! Je l'ai vue, elle est partie par-là, dit-il en désignant la porte arrière du bâtiment.

Les hommes se ruèrent à l'extérieur. Jacob attendit quelques minutes avant de remonter dans la pièce. Mais lorsqu'il rouvrit la porte de la bibliothèque, la sorcière n'y était plus. Il fouilla la pièce puis la chercha dans chaque recoin du manoir. Mais la vieille femme était partie. Jacob commençait à paniquer, il n'y avait plus de miroir et plus de sorcière... Il retourna dans la forêt, mais ne trouva personne. La nuit était sur le point de tomber et le froid commençait à se faire sentir. Il rebroussa chemin et se réfugia dans le manoir. Il se sentait perdu et seul. Alors, il remonta dans l'ancienne bibliothèque, s'assit sur un vieux canapé et finit par s'endormir.

— Jacob ? Jacob, réveille-toi.

Le jeune garçon ouvrit les yeux, le soleil l'aveuglait et il ne savait plus où il était. Quelqu'un était penché au-dessus de lui.

— Où suis-je ?

— À Carville !

Il ne reconnaissait pas la voix du garçon.

— Je veux dire quand ?

— En 1850, pourquoi ?

— Et merde !

Jacob se redressa d'un bond et reconnut Josh.

— Comment tu m'as trouvé ?

— Les villageois m'ont dit qu'ils t'avaient vu au manoir hier soir.

— Les villageois ? Et Lisa ?

— On ne l'a pas retrouvée, dit Josh en baissant les yeux.

— La sorcière.

— La sorcière ? Tu l'as vue ? Mais c'est elle qui a enlevé Lisa.

— Non, j'ai dit ça parce que... enfin, c'est une longue histoire...

— Tu es vraiment bizarre, toi !

— Mais si je te racontais, tu ne me croirais pas. Il faut que je retrouve cette sorcière.

— Pourquoi ?

— Je dois rentrer chez moi.

— Je peux t’emmener au village, je connais le chemin.

Jacob soupira.

— Je n’habite pas au village...

— C’est pour ça que je ne t’ai jamais vu. Mais tu viens d’où alors ?

— D’un autre temps.

— Quoi ?

— Je suis rentré dans un miroir, il y avait plein de boutons et une manette et quand je suis ressorti, j’étais ici.

— Un miroir ? Un autre temps ? Tu es sûr que tu n’as pas pris un coup sur la tête ?

— Tu vois, je t’avais dit que tu ne me croirais pas...

Josh fit quelques pas dans la pièce en fixant le sol. Il semblait réfléchir. Puis il s’arrêta et dit :

— OK, tu es venu dans un miroir, alors montre-le-moi.

— C’est bien ça le problème, il a disparu...

— Et Lisa aussi...

— Et la sorcière le voulait.

— Alors il faut qu’on retrouve la sorcière !

— Tu sais où elle habite ?

— Non, personne ne sait exactement, mais je pense qu’elle vit dans les bois. Les deux garçons se mirent en route et s’enfoncèrent dans la forêt. Ils appelèrent la sorcière, cherchèrent dans chaque recoin, derrière chaque arbre. Mais il n’y avait rien, ni sorcière ni cabane ni maison...

Épuisé, Jacob se laissa glisser le long d’un tronc d’arbre et enfouit son visage dans ses mains. Josh s’assit à côté de lui et lui posa la main sur l’épaule.

— T’inquiète pas, ça va aller. On va la retrouver...

— Mais comment ?

— Je ne sais pas... Raconte-moi toute l’histoire depuis le début.

Il raconta toute l’histoire à son nouvel ami.

— Tes amis doivent te chercher, il y a peut-être un autre miroir de l’autre côté. Jacob n’y avait pas pensé, il ne savait pas s’il y avait quelque chose de l’autre côté, mais dans ce cas il avait une chance d’être sauvé.

— Il faut qu’on retourne au manoir, dit-il.

Les enfants marchèrent un long moment dans la forêt, ils étaient sur le point de rejoindre la grande route quand ils entendirent un chuchotement derrière eux.

— Psst ! Josh !

La voix venait d’un buisson. Les garçons s’approchèrent. Josh chercha d’où venait la voix.



- Je suis là !
- Lisa ? s'exclama Josh
- Chut ! Il ne faut pas qu'elle nous entende.
- Qui ? demanda Josh tout doucement.
- Viens, suis-moi et baissez-vous tous les deux.

Les enfants suivirent la petite fille à travers les buissons, puis arrivèrent à l'entrée d'une clairière. Lisa leur fit signe de la suivre, elle traversa en courant et se colla contre un mur en pierre et soudain un pan se mit à pivoter. Lisa se glissa à l'intérieur, suivie des garçons. Elle referma aussitôt la porte derrière eux. Puis, ils marchèrent dans un long couloir sombre et humide avant d'arriver dans une pièce un peu plus grande. Lisa alluma une torche et la pièce s'éclaira. Jacob regarda autour de lui et il découvrit que le miroir était là.

- Je suis sauvé ! Mais comment ? Pourquoi ? bafouilla-t-il.

— Quand je t'ai vu sortir du miroir, commença-t-elle, j'ai cru que je rêvais. Je ne savais pas qui tu étais ni d'où tu venais alors, je me suis cachée. J'ai attendu que tu sortes et je suis entrée. Il y avait des boutons, une drôle de lumière et une manette. Je n'avais jamais vu ça avant, alors j'ai appuyé sur tous les boutons puis j'ai actionné la manette. Mais lorsque je suis ressortie, je n'étais plus au manoir, mais au milieu d'une immense forêt. J'ai eu peur et je suis retourné directement dedans. Puis j'ai actionné la manette et je suis revenue ici.

- Mais tout le monde te cherche partout depuis hier, s'exclama Josh.

— Je sais, mais quand je suis arrivée dans ce tunnel, je ne savais pas où j'étais. Alors j'ai attendu un moment avant de chercher la sortie. Puis quand je suis arrivée près de la route, j'ai vu la sorcière avec Jacob. J'ai eu peur et je me suis cachée. Mais ce matin quand je vous ai vus ensemble, je me suis dit que je pouvais lui faire confiance, alors je suis restée cachée dans les buissons en attendant votre retour.

- La sorcière voulait le miroir, dit Jacob.
- Oui, c'est pour ça que je ne suis pas sortie.
- Merci, Lisa, tu m'as sauvé la vie.

Jacob resta encore un petit moment à discuter avec Josh et Lisa puis il prit Lisa dans ses bras et serra la main de Josh pour lui dire au revoir. Il entra dans le miroir et disparut quelques secondes plus tard.

Josh prit la main de Lisa et lui dit :

- Il est parti ! Allez, viens, on va rejoindre tes parents. Ils sont fous d'inquiétude...

**CEUX QUI MARCHENT**

**FLORENCE DALBES**  
**(@FLORENCE.DALBES.G)**

**CORRECTION PAR : @DANI\_ARTHACKY\_CORRECTIONS**

C'est venu jusqu'à moi, par ce balourd, à côté, toujours immobile et endormi, l'air content de lui, à me balancer de l'ombre, à me griffer de temps en temps. Je ne lui en veux pas, j'attends de grandir, moi aussi, et je suis certain de prendre son exemple, de lui rendre la pareille.

Je fais passer le message à Syl, petite voisine frêle, qui danse sur tous les frémissements, le moindre soubresaut que lui communique la terre. Forcément, elle est déjà au courant. Elle guette, muette, légèrement inclinée vers ce que nous sommes les seuls à percevoir. On est tous penchés, je m'en rends compte, nous avons branché tous nos sens sur la toile des particules mouvantes.

Au loin, l'agitation se déploie tels l'envol des pies et des moineaux, la course des biches, des chevreuils ou des sangliers. Que pouvons-nous faire d'autre qu'attendre ?

Je songe à mon futur, à ce que je souhaitais léguer, aux enfants que je promettais à Syl, parce que nous sommes de la même espèce, faits du même bois, des mêmes vies, et que nous voulions ensemble conquérir les sommets. Parfois, elle me parlait de vallées plus vertes, où les ruisseaux coulent entre les herbes et les rochers. J'hésitais, et confiais mon destin aux perdreaux, aux lapins, à des gibiers plus gros, à des insectes minuscules. Aux fleurs, au vent, au soleil, à tout ça qui semble faire les lois mieux que nous, enracinés dans l'histoire tressée par nos aïeux.

Nous le sentons. L'air se meut plus âcre, plus trouble. En dessous, c'est un fourmillement d'informations, nous pourrions paniquer, mais nous sommes des êtres de patience. Nous passons nos journées à écouter et entendre ce qu'annonce le vol de l'abeille, à comprendre le murmure des mousses et des épillets, à jouer avec la lumière qui ondule tout au long du jour. Et la nuit, jamais nous ne dormons, nous ressentons encore la satiété de la terre et de l'humus. Et dans cette terre, je comptais me développer, m'enfuir, aussi, dans quelques années.

En attendant, je frôle le vent, j'écarte les branches, les feuillus émoussillés. La fumée vient jusqu'aux cimes tendues à l'extrême et je me rappelle ce groupe de ceux qui marchent, bruyants, rapides, blessants. Ils nous ont contournés, il y a quelques heures à peine, et d'eux émanaient l'excitation, la joie, sans doute, l'acier grinçant de leur inconscience funeste.

Qu'ont-ils fait ? Qu'ont-ils cru ?

Le soleil fend l'atmosphère chargée de degrés supplémentaires. Tout devient gris, alentour, la lumière s'est flinguée, charpentée comme une mariée, de voiles et de naïveté. Elle a renoncé rapidement, tournant le dos, glissant sur la vague de l'horizon, à la merci de l'univers et des marées célestes.

Je sens Syl à côté, et je crois qu'elle pleure. Nos racines se resserrent. Tous ensemble, nous frémissons, grinçons sous la terre qui nous retient. Le balourd nous rejoint. Il a cent ans, peut-être plus, il s'imaginait sans doute échapper à tous ces dangers qui rôdent autour de nos écorces chaudes.

Les bêtes galopent entre nous, sortent du ventre de la colline. Comme si celle-ci vomissait la vie. La chaleur m'enveloppe totalement, à présent, mes molécules se contractent. Je rêve du pas que j'aurais pu entamer, du déplacement qui m'est refusé. Je voyageais au gré des saisons, travaillais avec mes semblables à faire tourner au mieux la vie de la colline, petit mont qui surplombe la garrigue, et les champs, les vignes, plus bas, domaine des hommes.

Nous allons nourrir la colère, née d'une étincelle. Nous défendre comme nous pouvons, en lâchant nos graines, nos fleurs, aidés par celui qui contribue à notre perte, le vent.

La fumée nous étouffe. Le crépitement fait trembler ma sève. Nous sommes impuissants, morts, à la merci de ce qui nous grignote.

Soudain, ceux qui marchent apparaissent par petits points, en rouge et noir, approchent comme une armée sans odeur, pleine de cris et de lances, de mouvements qu'eux seuls doivent mesurer.

Je sens sur moi les ruisseaux, jaillis de leurs mains divines.

Leurs bottes sur le sol.

Leurs émotions. Leurs intentions.

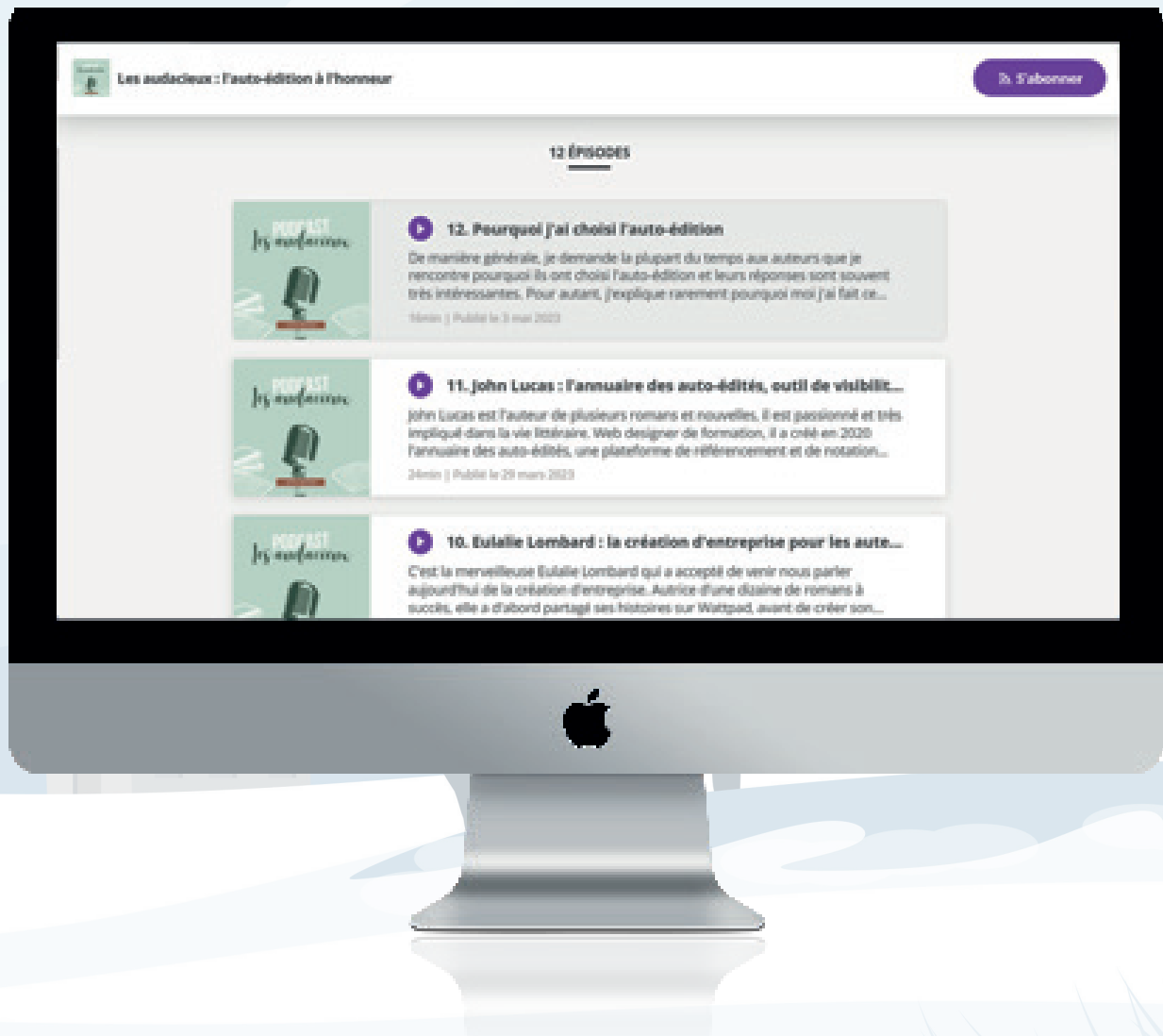
Leurs oiseaux jaunes.

J'attends.

Je saurai.

Ce qu'il advient ne m'appartient plus.





<https://podcast.ausha.co/les-audacieux-l-auto-edition-a-l-honneur>

Max P.

**LA LÉGENDE DE L'ÎLE  
QUI NE DORMAIT JAMAIS**

**MAX P.  
(À DES TRAITES D'ESPRIT)**

**CORRECTION PAR : À DANI ARTHACKY CORRECTIONS**

Depuis la nuit des temps, par-delà les océans, par-delà même les continents connus, existait une île oubliée considérée comme un véritable Paradis sur Terre. À l'époque, on l'appelait encore Parnassea, la toute jeune et nouvelle Terre de Parnasse. Mais cela ne devait pas durer...

Notons, comme point de départ à notre grande Histoire, qu'aux origines de la Création, Parnassea fut l'une des premières à émerger après le grand Déluge. Si, pendant un temps incalculable pour l'homme, la parcelle dérivait, morne et perdue, elle finit par attirer l'attention de plusieurs divinités. Le plus audacieux et rapide d'entre eux fut Morphée qui, voyant un certain potentiel, s'y pencha d'un peu plus près. Tel Prométhée qui vola le feu, le dieu du sommeil donna à l'humanité qui s'y établissait tout juste, un don d'une extraordinaire force. Morphée toucha l'Homme du bout du doigt et lui fit le cadeau inestimable du rêve lucide. Un cadeau tel que tout devenait possible pour qui s'employait à l'user de la bonne manière. Quiconque rêvait était capable de fuir sa réalité et de partir pour le monde qu'il saurait imaginer, fantastique et magique ou austère et mort. Rien n'était impossible.

Parnassea était déjà l'une des régions les plus paisibles du monde naissant. Que ce soit par sa faune et sa flore luxuriantes et d'une extraordinaire variété, ou par son climat doux. Dès lors, la petite île devint la capitale incontestée du sommeil. L'île où il faisait bon vivre... mais également dormir. En son temps, elle attira la jalousie de beaucoup de cités et aurait facilement pu connaître la guerre et ses ravages, sans son hospitalité légendaire. On pouvait traverser l'océan pour voir de ses propres yeux le pouvoir majestueux qui avait été accordé à Parnassea car, dans sa grande générosité, Morphée bénissait tout nouvel arrivant. C'est de cette manière que la fortune et la renommée de la cité insulaire grandirent toujours plus. Elle s'enrichissait encore et encore. Elle devenait de plus en plus influente, au point d'être considérée comme le centre d'attention du monde entier.

Sur l'une des plus hautes collines, les habitants reconnaissants voulurent adresser un hommage à leur divinité bienfaitrice en lui construisant le plus olympien des palais. Ils tenaient à rendre tout ce que Morphée avait pu faire pour eux. L'attention ne manqua pas de piquer la curiosité du dieu qui, amusé, décida d'élire domicile au sein même du sanctuaire érigé à sa gloire. C'est peut-être ce qui entraîna le déclin de Parnassea...

À une époque aussi lointaine qu'inconnue, où régnait la Mythologie, les querelles et les jalousies entre dieux étaient légion. Que l'un obtienne les faveurs refusées à un autre était suffisant pour déclencher une guerre fratricide. De tout l'Olympe, un dieu parmi les dieux n'avait pas son pareil en matière de mesquinerie et de convoitise... Le maître incontesté de tous les autres, Zeus en personne. Il ne supportait plus l'affront que Morphée lui avait fait... Lui et lui seul avait le pouvoir de la création. De quel droit le dieu du sommeil et du rêve avait-il osé outrepasser les prérogatives de son roi ? Zeus était bien décidé à rappeler sa place à son obligé.

Par une nuit comme les autres, un violent orage éclata, brisant la quiétude de l'endroit. Dans un énorme fracas, les éclairs déchirèrent le ciel et martelèrent la terre, frappant à plusieurs reprises le temple du Sommeil. Les habitants horrifiés prirent d'abord peur de l'orage lui-même puis pour leur dieu. Ils craignaient de le voir fuir et d'être abandonnés.

Les éclairs s'abattaient, encore et encore, avec une intensité féroce, comme si le lieu était délibérément visé. Du point de vue des habitants tétanisés, on aurait dit qu'une force surnaturelle s'acharnait sur le temple et son locataire adoré.

La terre tremblait, prête à se fissurer, à s'effondrer. La colline menaçait de tout avaler. L'édifice volait en éclats, projetant des débris sur toute l'île et ses environs. Toute la nuit, les pauvres âmes subirent de plein fouet la colère d'une divinité qu'ils ignoraient avoir offensée.

Dans une lumière et une violence inouïes, le dernier éclair frappa le temple et le fit vaciller dans un vacarme assourdissant. Il n'était plus que ruines quand le calme revint. L'orage se dissipait peu à peu, mais quelque chose semblait différent. Au départ, personne ne sut expliquer pourquoi. La frayeur était générale. Et puis, très vite, quelques courageux s'aventurèrent à l'intérieur du bâtiment endommagé. La stupeur qui les saisit à ce moment-là les laissa dévastés : Morphée n'était plus là. Leur dieu protecteur avait bel et bien disparu.

Dans la même nuit, les premiers événements survinrent. Si jusque-là, tous les insulaires avaient eu un sommeil de plomb, suite à l'incident, certains commencèrent à avoir des problèmes pour s'endormir. Ce qui n'était au départ qu'une poignée d'individus se multiplia très vite, jusqu'à atteindre plus de la moitié de la population. Ils perdirent le sommeil. De nuit autant que de jour, ils veillèrent, comme autant de gardiens silencieux des songes des endormis. Très vite, l'île où il faisait bon vivre se transforma en véritable cauchemar. Les insomniaques perdirent l'appétit, devinrent irascibles, agressifs. Ils se battaient pour un rien, s'entretenant presque. Il fallut se rendre à l'évidence : Morphée avait emporté une partie du sommeil de l'île avec lui. Parnassea, qui n'avait alors plus rien de paradisiaque, fut renommée *Insomnia* : l'île où on ne dort jamais. Sa civilisation s'éteignit peu à peu, pour une simple histoire de jalousie de la part d'une déité... C'est ainsi que naquit la légende des Oubliés de Morphée, en même temps que celle de leur extinction.

Avec le temps, on n'entendit pratiquement plus parler ni de Parnassea ni d'*Insomnia*. Nombreux furent les explorateurs qui essayèrent de la retrouver, rentrés bredouilles et traités de fous. Quant à ceux qui ne revinrent jamais, la question resta posée. Étaient-ils morts ? Avaient-ils atteint ce havre de « tranquillité » ? De mémoire d'homme, on ne le sut jamais.

Aucune preuve tangible ne fut apportée quant à la position exacte de cette terre mystérieuse, si tant est qu'elle ait existé. Certaines rumeurs prêtaient à l'île, pour toute localisation, l'emplacement de la non moins célèbre Atlantide. Les deux mythiques îles furent, pendant longtemps, étroitement liées, mais l'une finit par tomber dans l'oubli au profit de l'autre.

Mais alors, comment l'homme « moderne » a-t-il pu, un jour, en entendre parler ? Des bribes de messages furent décodées. Certaines, rares, purent être recoupées avec des événements survenus dans un lointain archipel. Des tablettes de granit vieilles de plusieurs millénaires furent retrouvées sur plusieurs îles dont, notamment, l'une portait l'inscription suivante :



## La légende de l'île qui ne dormait jamais

« Toi que les songes ont rejeté, Fuis Parnassea, Fuis ce palais.

En ces lieux, tu seras le bienvenu, Lorsque le sommeil te sera rendu.

Ici, Morphée fut attaqué,

Ici, Morphée nous a oubliés. »



**LA BOÎTE À IMAGES**

**OONA ROSE**  
**(© OONA.ROSE)**

**CORRECTION PAR : ©MICKAELE ELOY AUTRICE**

Le vent souffle et fait danser mes cheveux autour de mon visage. Je ne suis pas revenue ici depuis le décès de mon grand-père. L'ombre de sa demeure est érigée derrière le grillage en fer forgé qui entoure le domaine. Les arbres ont perdu leurs feuilles ; elles forment désormais un tapis orange qui recouvre le chemin menant à la porte d'entrée.

Je pousse le lourd portail qui grince de n'avoir pas été ouvert pendant de si longues années. Six ans se sont écoulés depuis que le notaire m'a remis les clés. Je fais un pas. L'odeur de la terre mouillée s'infiltré dans mes narines et ravive ma mémoire. Mes pieds amorcent un deuxième, puis un troisième pas.

Les souvenirs affluent. Ma tête pivote vers la droite et rencontre le vieux chêne sur lequel mon grand-père m'avait installé une balançoire aujourd'hui disparue. Un bricolage rudimentaire fait d'une branche morte et de vieilles cordes. Mes pouces caressent machinalement mes index, comme s'ils pouvaient sentir les échardes d'autrefois.

Une larme menace de s'échapper du coin de mon œil. Je la retiens et poursuis mon chemin jusqu'à la porte, déterminée. Le montant se dresse devant moi, le heurtoir en forme de lion me fixe de ses yeux de bronze. J'effleure son museau du bout du doigt. J'inspire profondément, les yeux clos. J'adresse une prière silencieuse à mon grand-père. Où qu'il soit, je lui demande de m'accorder son pardon. Je l'ai abandonné. Il m'a offert en héritage son territoire et, trop envahie par la douleur de sa perte, je lui ai tourné le dos.

Ma main glisse dans ma poche et en extrait le lourd trousseau de clés anciennes. Le métal est froid entre mes doigts. J'en introduis une dans la serrure. Le loquet émet un grincement en se déverrouillant. J'appuie sur la poignée et pousse la lourde porte.

Un relent d'humidité et de poussière me saute au nez, redoublant mon sentiment de culpabilité. Le hall se dessine face à moi et laisse apparaître l'escalier en bois massif. Le vestibule est vaste et sombre. Les meubles n'ont pas bougé. Leur couleur a simplement disparu sous une épaisse couche de poussière. Je n'ai pas besoin de tourner la tête pour savoir que la cuisine s'ouvre sur ma droite et la pièce à vivre sur ma gauche. Je connais tous les recoins de ce lieu qui a hébergé mon enfance. Après la disparition de ma mère, c'est entre ces murs que j'ai vécu, grandi et appris à dompter la douleur. Malgré ça, quand il a fallu dire adieu au dernier membre de ma famille, je n'ai pas pu l'affronter. Elle m'a vaincue.

Je déglutis et le bruit que fait ma gorge se répercute sur les murs autour de moi. Il m'a fallu six ans pour oser revenir ici. Pour avoir le courage de me confronter à ces lieux chargés d'émotions. Et si, hier, j'étais persuadée que l'heure était venue, aujourd'hui, je n'en suis pas tout à fait sûre. Pourtant, je sais qu'il faudra bien que je m'occupe de tout ça. Quoi que je décide de faire de ces murs, un tri doit être fait pour me permettre d'avancer. Du moins, c'est ce que prétend la psychologue qui m'accompagne dans ce qu'elle appelle mon processus de deuil.

Je grimpe l'escalier. Ma main glisse le long de la rampe et fait s'envoler des volutes de poussières. J'ai décidé de commencer par le grenier, dans l'espoir d'être en mesure de contrôler mes sentiments.

Les combles sont éclairés par la lumière qui traverse l'unique fenêtre. Ici, l'odeur d'humidité est plus forte qu'ailleurs. J'inspire par la bouche et me lance. Je déplace des caisses, bouge tout un tas de bric-à-brac.

Mon grand-père a gardé tous mes jouets et tous mes livres d'enfants. Ce constat m'arrache le premier sourire de la journée. Je ne trie rien et me contente de replonger dans mes souvenirs. Les plus heureux, ceux où mon grand-père était avec moi au quotidien, où sa main se posait sur ma joue dans un geste tendre. J'ouvre les malles les unes après les autres et découvrent mes anciennes photos d'école, des peluches usées et des vêtements d'une autre époque. Celle où mon idole était Avril Lavigne. Mes vieilles Vans sont posées sur ce qui fut mon jean préféré, un baggy bleu déchiré aux genoux. Sous un tas de t-shirts à l'effigie des groupes de métal des années 80, je déniche une boîte à chaussures rongée par le temps.

La marque estampillée sur le carton ocre ne me parle pas. J'attrape le couvercle et découvre ce qui s'y cache.

Sous mes yeux curieux, un amas de photographies en noir et blanc apparaît. Elles sont empilées en plusieurs paquets, entourés d'un ruban blanc.

Je découvre alors des portraits d'enfants, incapables de reconnaître l'un d'eux. Le premier cliché montre un petit garçon malingre, sans sourire, qui porte un costume de marin. Il tient de ses deux mains la ceinture du short noir qu'il a revêtu. Il pose devant une vieille barrière de bois.

Sur l'image suivante, je découvre une petite fille, habillée de blanc. Le bas de sa jupe, qui lui arrive à mi-cuisse, est en dentelle assortie à celle qui borde ses chaussettes immaculées. Ses cheveux, aussi noirs que du charbon, sont ornés d'un nœud démesurément grand pour la taille de son crâne. Elle pose fièrement au milieu d'un jardin fleuri, un sourire malicieux lui barre le visage.

Je les retrouve sur le troisième papier, ensemble cette fois. Ils sont installés dans une voiture à pédales pour enfants. Mon regard suit l'index du petit garçon qui indique l'avant de son véhicule. L'inscription « bolide » figure sur la calandre.

Les autres photos de ce premier paquet montrent ces deux gamins dans diverses tenues, tantôt seuls, tantôt ensemble.

J'attrape un nouveau paquet, puis en défais le lien. Sur le premier cliché, cette fois, je reconnais mon aïeul. Il doit avoir dix-huit, peut-être vingt ans. Ses traits ressemblent à ceux que j'ai connus : une mâchoire carrée et volontaire, des yeux rieurs et un nez grec. Il pose devant une vieille ferme en pierre. À côté de lui se tient une jeune femme. La couleur de la photo est passée. Néanmoins, je distingue la couleur ébène de ses cheveux ondulés. Je sais que cette femme n'est pas ma grand-mère : elle possédait une chevelure lisse, blonde comme les blés.

Je compare la photo que j'ai entre les doigts et celles des gamins : les regards sont les mêmes. J'ai fait un bon dans le temps. Ils ne sont plus enfants : ce sont désormais de jeunes adultes.

J'attrape un nouveau cliché : mon grand-père et l'inconnue y sont encore. Ils se tiennent par la main et s'adressent un regard complice. Je plisse les yeux pour tenter de distinguer le décor qui les entoure. La vieille ferme a disparu. Je vois une longue table recouverte de victuailles et de fleurs de champs. Les images s'enchaînent et je les vois danser et rire ensemble. Ils semblent inséparables. Leurs corps sont constamment en contact.

Je poursuis mon investigation. Il n'y a toujours aucune trace de mon aïeule. Il n'y a que cette femme aux traits latins avec lui. Ils se dévorent des yeux. Ils ont l'air heureux.

Je les découvre près d'une voiture. Il ne s'agit plus d'un jouet, mais bien d'un véhicule pour adulte. L'automobile est un modèle sport. J'approche l'image de mes yeux et crois reconnaître le sigle d'une marque italienne.

J'ai l'impression de suivre une histoire : celles de deux gosses qui ont grandi ensemble, et qui ont fini par s'aimer.

Ils sont maintenant devant différents monuments connus, puis sur des manèges. Ils posent devant le Colisée, la Fontaine de Trevi, le Panthéon... Ils sont toujours ensemble, les doigts entrelacés.

Tout cela me semble étrange, car je n'ai jamais vu de clichés de mes grands-parents, hormis ceux de leur mariage ou de la naissance de ma mère. Mon aïeul n'aimait pas être pris en photo : il répétait que cela portait malheur et prenait la vie de celui qui posait. J'ai toujours pensé qu'il plaisantait. Aujourd'hui, je commence à douter de mon interprétation. Pouvait-il réellement croire à cette superstition d'un autre temps ?

Je tiens entre mes doigts un véritable reportage. Mon grand-père a visiblement visité l'Italie, du nord au sud, avec cette femme. Quand je pense qu'avec ma grand-mère, ils n'ont jamais quitté la France, j'en reste sans voix. Bien sûr, je savais que mon aïeul avait immigré d'Italie à l'âge de vingt-trois ans, qu'il avait rencontré ma grand-mère quelques jours après son arrivée et qu'ils avaient rapidement décidé de se marier.

Néanmoins, j'ignorais tout de cette première partie de sa vie.

Je fais défiler les clichés. De temps à autre, je distingue une date à peine lisible inscrite au dos. Une annotation qui confirme que cette femme est arrivée dans la vie de mon grand-père avant ma grand-mère. Mais alors, que s'est-il passé ? Ils ont l'air si comblés : qu'est-ce qui les a conduits à se séparer ?

Je prends un autre tas de photos. Au fil des images, je m'aperçois que les traits de l'inconnu s'émacient peu à peu. Ses yeux perdent de leur éclat et son sourire devient de plus en plus discret. Un fin trait qui marque ses lèvres. Sa peau paraît plus pâle. Ses yeux se cerclent de noir. Ce qui me semblait être un défaut lié à l'usure m'apparaît soudain comme autre chose.

Ils sont toujours l'un avec l'autre, mais leurs étreintes se font plus pressées, plus tendues. J'arrive au dernier paquet. Il est plus fin que tous les autres.

L'inconnue ne ressemble plus à la pétillante jeune femme du début : elle semble n'être plus que l'ombre d'elle-même. Sur la dernière prise de vue, elle est vêtue d'une robe blanche, trop grande pour elle. On dirait un linceul qui la recouvre pour aller au tombeau. Elle ne sourit plus : elle paraît épuisée.

La date qui est inscrite au dos m'indique que deux ans se sont écoulés depuis la première photo où on les voit adultes.

Un feuillet s'échappe et atterrit sur mes genoux. Il s'agit d'un article de journal découpé. Le texte est en italien, mais il m'est aisé de le traduire :

*M et Mme Simonetti ont l'immense tristesse de vous faire part du décès de leur fille unique, Maria-Constanza Simonetti, née le 24 décembre 1933, à l'âge de vingt ans.*

## RUMEURS

**DELPHINE DELORME**  
**(DELPHINEDELORME AUTEURE)**

**CORRECTION PAR : ELYRELLE LIGNE.A.LIGNE**

Il en avait beaucoup entendu parler, mais il n'y croyait pas. Il se demandait souvent qui pouvait gober une histoire pareille. Et pourtant, la plupart des habitants de Saint-Paul-en-Dombes y croyaient. Mais Henri était très terre à terre, il ne croyait que ce qu'il voyait... Et jusqu'ici, il n'avait encore rien vu. D'ailleurs, personne de sa connaissance n'avait rien vu, à moins d'avoir deux grammes d'alcool dans le sang. Pourtant tout le monde en parlait :

« Je l'ai encore entendu cette nuit, je passais près de la rivière, il hurlait, comme toujours... C'était horrible ce cri, ces pleurs... Pauvre gosse... Son âme puisse-t-elle reposer en paix. »

Cette phrase, Henri l'avait entendue des milliers de fois, avec quelques variantes : parfois l'enfant ne hurlait plus, il criait vengeance. Comme si un gosse pouvait savoir ce qu'était la vengeance. Finalement, Henri se dit que ce n'était pas si mal d'être terre à terre, malgré tous les reproches qu'avait pu lui faire son épouse :

— Tu sais que rêver un peu te ferait du bien.

— Peut-être, mais ça ne rapportera pas le pain à la maison ; le rêve, c'est bon pour les fainéants.

— Tu es trop intransigent, tous les rêveurs ne sont pas forcément fainéants, et vice-versa.

Mais Marie n'était plus là pour lui faire la morale. Elle lui manquait énormément. Ses journées de retraite se faisaient plus longues depuis la mort de son épouse. Henri ne comprenait pas pourquoi elle était partie avant lui. Il passait ses nuits à pleurer son passé. Alors, il tentait d'occuper au mieux ses journées. Il s'était inscrit au club du troisième âge de son village. Il y jouait aux cartes et discutait avec ses compagnons de vieillesse. Il passait le temps comme il pouvait.

Mais le club commençait à l'ennuyer. Il n'aimait pas trop les rumeurs que colportaient les commères du village qui n'avaient rien d'autre à faire de leurs journées.

Elles avaient peur de la rivière s'imaginant qu'un drame s'y était déroulé. Elles inventaient des histoires complètement hallucinantes. Henri méprisait ces femmes et leurs racontars. Et comme pour leur montrer à quel point elles étaient stupides, il prit la décision d'aller pêcher dans cette rivière. Peut-être se rendraient-elles compte qu'il n'y avait aucun danger à cet endroit.

Henri y allait régulièrement depuis deux semaines et il n'avait toujours rien vu ni entendu. Il savait qu'on parlait de lui au village, mais il ignorait ces propos. Selon lui, ces personnes étaient jalouses, ce qui le faisait rire intérieurement. Surtout, lorsqu'il allait acheter sa baguette quotidienne chez la vieille boulangère, la pire des radoteuses, qui, derrière ses sourires hypocrites, criait sur tous les toits qu'Henri était devenu fou.

Le vieil homme avait commencé à s'attacher à cette rivière. Il y pêchait puis relâchait ses prises à la fin de la journée. Il n'aurait su que faire de tous ces poissons, il n'en mangeait pas. Il estimait que la cruauté des hommes commençait dans leur assiette.

\*\*\*

Ce lundi, il se réveilla assez tôt. Comme d'habitude, il prit un déjeuner très complet. « Le petit-déjeuner, c'est le repas le plus important de la journée. » lui répétait sans cesse sa mère. Il n'avait jamais osé la contrarier. Personne n'avait jamais osé contra-

rier Rose Foucher, pas même son époux. Ensuite, il se dirigea dans son garage pour préparer son matériel. Celui-ci avait coûté une petite fortune, mais il aimait trop la pêche pour utiliser des accessoires bon marché, mais de qualité médiocre.

Il sortit de chez lui à 7 h 30 et prit la direction de la Dombes. Henri s'y rendait toujours à pied. Il aimait marcher, ça lui permettait de rencontrer des gens, de regarder les paysages. Depuis que l'utilisation de l'automobile s'était généralisée, les personnes n'observaient plus la nature qui les entourait. Il faisait ainsi le constat des changements qu'avait subis son petit village ces dernières années : un nouveau magasin ici, une nouvelle école là. Seul demeurait inchangé le monument aux morts, toujours fleuri, avec le nom de son frère inscrit parmi tant d'autres dessus. « Morts pour la patrie », ils auraient dû écrire « Morts pour la connerie humaine », se dit Henri qui se remit en marche.

Il était assez fier, il connaissait peu de personnes qui à soixante-dix-huit ans faisaient dix kilomètres quotidiennement pour entretenir leur forme. En général, il lui fallait une bonne heure pour se rendre à la rivière avec tout son matériel sur les épaules.

« C'est reparti pour cinq kilomètres et pour une merveilleuse journée. » pensa-t-il tout en levant la tête vers le ciel qui promettait un temps superbe. Il se tourna et remarqua son voisin sortir de la boulangerie, il se rendait probablement à son travail ; il lui fit un petit signe de la main auquel Henri répondit poliment. Son voisin paraissait gentil, son épouse aussi, mais ils habitaient ici depuis seulement deux mois, et à Saint-Paul, on se méfiait des nouveaux arrivants.

Ce jour-là, il avait mis plus de temps que d'habitude pour arriver à la rivière. Il avait croisé un des membres du club qui lui avait vaguement expliqué les bruits qui couraient sur lui. Henri lui avait répondu qu'il se fichait pas mal des rumeurs et qu'il irait pêcher où bon lui semblerait. Son ami l'avait approuvé et ils avaient parlé de tout et de rien pendant un petit moment.

Arrivé à la rivière, Henri posa son matériel et s'installa à son aise. Il cala sa canne à pêche sur le sol et décida de poursuivre le roman qu'il avait commencé. Henri adorait lire, sa bibliothèque aurait fait pâlir plus d'un professeur de lettres. Mais la lecture l'endormait tout le temps, et ce jour-là, comme chaque fois, il se laissa bercer par les bras de Morphée, épuisé par sa marche.

Il rêva qu'il était assis au bord de l'eau, sa canne à pêche dans les mains lorsqu'elle s'agita violemment. Il remontait lentement sa prise par peur de la laisser s'échapper. Elle était plus lourde que ce qu'il attrapait d'ordinaire. Dans son rêve, il avait peur et désirait tout laisser tomber à l'eau, mais il n'y arrivait pas, on le poussait à aller jusqu'au bout, à sortir de l'eau ce qu'il avait attrapé. Il était terrorisé, mais ne pouvait s'empêcher de continuer. Il voulait hurler, mais aucun son ne sortait de sa gorge. Il atteignit le paroxysme de la peur alors que l'objet émergeait de l'eau. Et lorsqu'il se rendit compte que ce n'était qu'une petite botte en caoutchouc jaune, il éclata de rire : la honte du pêcheur ? C'était un comble de pêcher une chaussure, ça n'arrivait que dans les dessins animés.

\*\*\*

Il se réveilla lentement. Il sentait quelque chose de différent près de lui, quelque chose de frais. Il ouvrit les yeux, puis sursauta lorsqu'il vit le petit garçon qui le regardait.



Depuis combien de temps l'observait-il ainsi, immobile comme une statue de pierre ? Henri voulut le lui demander, mais le petit garçon parla en premier :

— J'espère que c'est pas moi qui t'a réveillé, je voulais juste te regarder pêcher.

Il devait avoir cinq ou six ans, il était petit, frêle et semblait malade. Il était d'une pâleur affreuse. Son tee-shirt vert amande était trop grand, et son pantalon noir tenait à l'aide d'une paire de bretelles parsemées de motifs représentant Donald Duck. Mais ce qui frappa vraiment Henri, c'était le gros blouson que portait l'enfant. On était au mois de juin, plus personne ne portait de blouson à cette époque de l'année. Henri pensa que l'enfant était malade ou extrêmement frileux.

— Non, non, ne t'inquiète pas, tu ne m'as pas réveillé. J'ai juste fait un cauchemar. Il se demanda pourquoi il lui avait dit cela. Il n'aimait pas les enfants, surtout à cet âge, ils ne savaient que poser des questions stupides. D'ailleurs, il n'avait jamais eu d'enfants. Il se demanda qui pouvait bien être ce gosse. Il ne lui semblait pas l'avoir déjà vu au village. Peut-être était-il le petit-fils de la Jeanne qui habitait pas très loin d'ici.

— J'ai eu peur, continua l'enfant, Maman m'a dit de jamais déranger les grandes personnes. Est-ce que j peux t'regarder pêcher ? J'frai pas d'bruit.

Henri aurait voulu avoir le courage de refuser, mais cet enfant lui faisait pitié. Son regard était d'une tristesse profonde, de plus, il ne semblait pas turbulent.

— Tu peux rester si ça peut te faire plaisir, mais ne me dérange pas !

Henri avait volontairement haussé la voix pour qu'il comprenne. Pourquoi avait-il accepté la présence de l'enfant ?

« Il ne semble pas comme les autres. » était la seule réponse qui lui vint à l'esprit. Il le regarda plus attentivement. Ses cheveux bruns lui tombaient devant les yeux, ils étaient bien trop longs pour un garçon. Ses parents devaient salement le négliger. Ses vêtements et son visage étaient sales. De la crasse avait séché autour de son cou, laissant une traînée grisâtre sur son col. Mais le plus répugnant venait de cette odeur de moisi que dégageait l'enfant. C'était comme s'il était resté enfermé dans une pièce sombre et fermée avec des vêtements humides pendant plusieurs jours.

— Comment tu t'appelles ? lui demanda Henri.

— Jean-Luc, répondit l'enfant. C'est moche comme prénom, non ?

— Hum, pas terrible en effet.

— C'est vrai, tous mes copains y z'ont des prénoms de petit garçon, mais pas moi. Mais ma maman elle aime bien, c'était le prénom de mon papa. Alors c'est pour ça qu'elle m'a appelé pareil, pour pas l'oublier...

Jean-Luc paraissait intelligent, et très bavard. C'était un enfant intéressant qui semblait avoir quelques problèmes familiaux. Ceci expliquait son regard évasif et rêveur.

— Tu sais, ça fait plusieurs fois que j'te regarde pêcher. Mais d'habitude j' me ca-chais. J'avais peur que tu m'chasses. T'as l'air sympa finalement, pas comme le reste des adultes.

Henri sourit intérieurement, il était flatté du compliment de Jean-Luc, mais pour rien au monde il ne le lui aurait montré ou l'aurait remercié.

— Et tu passais ta journée à m'espionner ?

— Ouais !

— Tu n'avais rien de mieux à faire ?

— Non.

— Tu ne vas pas à l'école comme les autres enfants ?

— Non.

Henri était déçu, pour une fois qu'il s'intéressait à un enfant, celui-ci lui racontait des mensonges. Tous les enfants allaient à l'école de nos jours, ce n'était pas comme à l'époque où les parents faisaient ce qu'ils voulaient. Maintenant il y avait des lois, les temps avaient bien changé.

— Et tu n'es jamais allé à l'école ?

— Oh si ! J'y allais avant. Mais maman a dit que je n'aurais plus besoin d'y retourner après notre promenade. Mais moi j'aime bien l'école, j'ai plein de copains. Maintenant j'en ai plus des copains, j'vois personne à part toi.

— Et ta maman ? Elle est où ?

— J'sais pas, je l'ai vue partir. J'ai rêvé qu'elle allait voir un homme qu'aimait pas les enfants. Mais c'était un rêve, maman elle connaît pas d'hommes, à part grand-père. Mais moi j'aimerais bien revoir maman, même si des fois elle me fait mal, j'aime bien maman...

L'enfant s'arrêta net de parler. Il avait les larmes aux yeux, une larme coula, laissant une traînée blanche sur ses joues sales. Henri ne pouvait pas croire qu'il était en compagnie d'un enfant abandonné. Il ne pouvait pas imaginer qu'une mère puisse faire cela. C'était horrible.

— Écoute ! Ne pleure pas ! Raconte-moi ce qui t'est arrivé. Je pourrais peut-être t'aider.

— Tu crois que tu pourrais retrouver ma maman ?

— Peut-être, il faut que tu m'expliques.

Il vit que l'enfant avait confiance en lui. Il s'était arrêté de pleurer. Et lentement, il raconta :

— Avec maman on habite à Stra'bourg.

Henri n'en revenait pas, Strasbourg était à plus de quatre cents kilomètres, peut-être même à cinq cents.

— Tu sais, avant que papa parte, on habitait Paris, mais moi j'ai jamais vu Paris, parce que papa il est parti avant que j'naisse. C'est maman qui me l'a dit. Même qu'elle dit tout le temps que c'est à cause de cette blondasse qu'on est si malheureux. Mais moi j'suis pas malheureux, c'est maman qu'est malheureuse. Elle pleure beaucoup, elle est toujours en train de boire et ça la rend méchante. Quand elle boit, elle me tape et elle me dit des méchancetés, elle dit en criant que c'est d'ma faute, que si j'étais pas venu, il serait resté. Moi je comprends rien, t'sais, elle est super maman quand elle boit pas. Et l'autre soir elle a pris la voiture, pour faire une promenade elle a dit. On a roulé toute la nuit et j'crois qu'j'me suis endormi. Quand j'me suis réveillé, j'étais couché dans l'herbe et j'étais tout mouillé. J'avais froid. Et maman était pas là... Et j'ai pas arrêté de rêver... J'ai rêvé que j'étais dans l'eau et que maman me regardait me noyer sans

m'aider... Et il faisait nuit et il faisait froid... Et moi j'attends que maman revienne me chercher... Mais quand je rêve, elle revient pas, elle est avec l'homme qui m'aime pas... Et elle rit... Elle est contente... que... que... que je sois pas avec elle... Mais moi j'suis triste... Et j'attends qu'elle vienne.

À présent, Jean-Luc pleurait à chaudes larmes. Henri ne savait plus que faire. Il laissa pleurer l'enfant et le regarda tendrement. C'est seulement à ce moment-là qu'il remarqua ses bottes, ou plutôt sa botte de plastique jaune. L'enfant n'en avait qu'une, la même que celle dont il avait rêvé. De nombreuses pensées se bousculèrent dans son esprit. Il se remémora ce que racontaient les commères du village, il pensa à son rêve, à l'odeur de l'enfant et il refoula toutes ses pensées dans un coin de son cerveau. Il tenta de se calmer. Il ne croyait que ce qu'il voyait et maintenant qu'il voyait, il ne voulait plus croire.

Henri se mit à trembler, l'enfant ne pleurait plus à présent, il hurlait. Son visage se décomposait, il n'était plus le petit Jean-Luc si mignon et si attachant. Il ne ressemblait plus à rien de descriptible. Plus il criait, plus il semblait se recroqueviller sur lui-même, comme une feuille de papier que l'on froisse. Et tout à coup, la chose se dirigea brusquement vers l'eau et glissa dans la rivière. C'en était trop pour Henri qui s'évanouit.

\*\*\*

Il ne savait pas combien de temps il était resté inconscient. Il espérait avoir fait un cauchemar, mais la présence de la botte de plastique jaune lui ôta tout espoir. La nuit commençait à tomber. Henri se leva d'un geste vif et partit en laissant tout son matériel. Il fallait qu'il rentre avant que la panique ne s'empare complètement de lui. Il voulut courir, mais un éclair de douleur dans sa poitrine le surprit alors qu'il s'approchait de la route. Il s'écroula en emportant son secret avec lui et pour toujours.

On conclut à une crise cardiaque provoquée par trop d'efforts. Mais tout le monde savait qu'Henri était habitué à l'effort. Personne n'avoua le fond de sa pensée : il fallait laisser les morts où ils étaient. De nombreuses versions avaient été imaginées sur la mort d'Henri, certaines s'approchèrent de la vérité, mais aucune ne l'atteignit réellement. Par contre une chose était sûre, personne n'irait plus jamais pêcher à cet endroit de la Dombes.

**LE KITSUNE ET L'OIRAN**

**VALÉRIE LARTIGUE**  
**(@RECETTES ET RECITS)**

**CORRECTION PAR : @GOUREMOTS**

Dans l'actuelle ville de Beppu, circule une légende sur un *kitsune*<sup>1</sup> aux yeux vairons. Sur l'île de Kyūshū, vivait autrefois une *oïran*<sup>2</sup> au destin funeste. Nakanoin Hiina avait été achetée par un *daimyo*<sup>3</sup> lui ayant promis une vie meilleure. Au lieu de cela, elle vivait recluse dans une chambre de sa demeure.

Pour le *daimyo*, Hiina n'était qu'un bel objet décoratif.

Un après-midi d'été suffocant, alors qu'elle jouait du *shamisen*<sup>4</sup> dans ses quartiers, un renard s'approcha pour l'écouter jouer. Il avait un œil rouge et l'autre jaune ainsi qu'un magnifique pelage flamboyant. L'animal paraissait assoiffé et affamé. Sensible à son sort, l'*oïran* partagea avec lui sa nourriture. Une fois repu, il s'en alla en laissant derrière lui un *kanzashi*<sup>5</sup> doré. Cette épingle à cheveux avait été perdue par Hiina lorsqu'elle était arrivée sur l'île.

Le renard qui avait épié sa venue, l'avait ramassé et gardé secrètement. Depuis cette visite, chaque soir, la jeune femme se mettait à rêver d'un homme à la longue chevelure rousse, dont le visage masqué ne laissait rien entrevoir des traits qui le composaient. C'est lors de ces rencontres oniriques que l'amour naquit entre l'homme mystérieux et l'*oïran*.

Ces doux instants prirent fin quand lors d'une de ces visites nocturnes, le *daimyo* repéra de longs cheveux rougeâtres sur le *futon*<sup>6</sup>. Suspicieux que la jeune *oïran* ait un amant, il la traîna au chinoïke jigoku ; « l'étang de sang de l'enfer » et l'y jeta.

En faisant cela, il s'assurait que personne d'autre ne pourrait avoir de relation avec la jeune femme.

Alors qu'Hiina était sur le point de basculer dans l'étang, elle aperçut un renard courir à vive allure dans sa direction. Lorsqu'il l'atteignit, il était devenu aussi grand qu'un humain et se tenait sur ses deux pattes arrières, puis prit en un instant une apparence humaine. Hélas, il fut trop tard pour la sauver. Avant de sombrer totalement, l'*oïran* reconnut, grâce à ses yeux, l'animal qui lui avait jadis rendu son épingle.

Dans son dernier soupir, elle le remercia puis disparut dans l'eau, le cœur heureux d'avoir compris qu'il était également l'homme dont elle était tombée amoureuse. Le *kitsune*, anéanti par la perte de son être aimé, se consuma, en emportant avec lui le *daimyo* dans les flammes.

Ce sont différents *yōkai*<sup>7</sup> de la préfecture d'Ōita qui m'ont narré cette histoire, en passant à mon comptoir un soir.

---

1 Un *kitsune* est un animal du folklore japonais, polymorphe, il acquiert une queue tous les cent ans jusqu'à en obtenir neuf.

2 Une *oïran* est une courtisane de haut rang maîtrisant les arts de la danse et le chant.

3 Un *daimyo* est un seigneur local japonais qui gouverne un fief ou un clan.

4 Un *shamisen* est un luth japonais à long manche.

5 Un *kanzashi* est un ornement traditionnel japonais, porté dans les cheveux pour agrémenter les coiffures des femmes.

6 Un *futon* est un matelas d'origine japonais, généralement en coton, posé au sol ou sur une armature afin de servir de lit.

7 Les *yōkai* sont les êtres surnaturels issus du folklore japonais.

**Merci** à tous d'avoir lu ce nouveau numéro du **m(AE)g'**, qui je l'espère vous aura plu.

Pour le prochain numéro :

Il sera un peu spécial, je vous en parle sur instagram !

Si vous souhaitez **soutenir le projet**, n'hésitez pas à **en parler** et à **partager sur les réseaux sociaux**. Il faut faire du bruit pour que ce magazine soit lu par de nombreux lecteurices, car il le mérite !

Vous souhaitez **contribuer au magazine**, que ce soit en tant qu'**autrice, correctrice ou illustratrice**, il suffit de me contacter. Pour cela, plusieurs solutions :

- mon instagram : [@john.lucas.ecrivain](https://www.instagram.com/john.lucas.ecrivain)
- mon adresse email : [bonjour@johnlucas.fr](mailto:bonjour@johnlucas.fr)
- le site du m(AE)g' : <https://annuaire-auto-edites.johnlucas.fr/le-maeg>

Si vous avez des idées d'améliorations, n'hésitez pas à me contacter également.

Vous pouvez aussi répondre aux **appels à textes, corrections et illustrations** que je lancerai en **story sur instagram**.

*John LUCAS*



<https://discord.gg/NJbhng9M>

<https://annuaire-auto-edites.johnlucas.fr/le-maeg/>

Le m  g'

Numéro 6 - Décembre 2023